

Musset



Pau

26 > 29

sept. 24



Sommaire

Édito de François Bayrou	5
Musset 2024 par Éric Vigner	7
Recherche	
Le collège de recherche	9
Articles	
Musset et le jeu	13
Sylvain Ledda	
<i>La Confession d'un enfant du siècle</i> , Tragédie humaine	16
Esther Pinon	
Vivre ensemble grâce au mauvais temps?	18
Note sur la météorologie dans	
<i>Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée</i>	
Pierre Causse	
De Musset à Rohmer : un cinéma dans un fauteuil	20
Corentin Bouvy	
Création	
Création 1 <i>La Confession d'un enfant du siècle</i>	24
Cie Alexandre / Ville de Pau-CRCTP	
Lena Paugam	
Création 2 <i>Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée</i>	28
Ville de Pau-CRCTP / Cie Suzanne M.	
Éric Vigner	
Création 3 Atelier <i>Fantasio</i>	34
Ville de Pau-CRCTP / CRR Pau Béarn Pyrénées	
Émilie Lacoste	
Transmission	
Le collège d'enseignants	37
L'Université de Pau et des Pays de l'Adour	37
Le Conservatoire à Rayonnement Régional Pau Béarn Pyrénées	38
Le CRCTP et les écoles supérieures d'art dramatique	38
Collaboration avec la Médiathèque André-Labarrère	38
Patrimoine	
Trois lieux patrimoniaux pour un répertoire	40
<i>Fantasio</i> , texte intégral	42
Programme	
Programme jour par jour	82
Billetterie et informations pratiques	86

**J'ai souffert
souvent,
je me suis
trompé
quelquefois,
mais j'ai aimé.
C'est moi qui
ai vécu, et
non pas un
être factice
créé par mon
orgueil et
mon ennui.**

Réplique de Perdican,
acte III scène 5 dans
*On ne badine pas avec
l'amour*, d'Alfred
de Musset. Publié en
1834 dans la Revue
des deux mondes.

Pau, Capitale culturelle, poursuit son cycle *Musset*.

Au-delà de la saison théâtrale d'une qualité extraordinaire, reconnue au-delà de nos frontières et dont le succès ne se dément pas année après année, Pau continue à innover.

J'ai voulu dès 2019 doter notre ville d'un Centre de Recherche et de Création Théâtrale unique en France. Il est dédié au répertoire français du XVII^{ème} au XIX^{ème} siècle et associe étroitement la recherche, la création et la transmission dans un rapport immédiat au patrimoine palois. Un processus de recherche et de création in situ, en prise avec les lieux réels. C'est tout naturellement dans la cour du château de Pau, dans la salle des Cent Couverts ou au Théâtre Saint-Louis que les premières créations ont été développées.

Sous la direction artistique d'Éric Vigner, les oeuvres associent des figures internationales, les étudiants de l'université de Pau et bien entendu les élèves de nos établissements scolaires et le grand public.

Le cycle *Molière* en 2022 et déjà *Musset* en 2023 nous ont permis de partager et de confirmer la nécessité d'un centre de cette nature en France, de partager ce désir avec le public palois et d'affiner le projet artistique et intellectuel.

2024 et 2025 seront ainsi les saisons 2 et 3 du cycle *Musset*. Au Théâtre Saint-Louis ou dans d'autres lieux emblématiques et patrimoniaux de notre ville, nous devrons décider si *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, suivre la flamme de *Fantasio* ou écouter *La Confession d'un enfant du siècle*.

Je suis très fier du succès des propositions du Centre de Recherche et de Création Théâtrale de Pau. Il nous offre une programmation inventive, adaptée, ancrée dans notre patrimoine, tout en restant accessible au plus grand nombre. Cela correspond parfaitement à notre objectif : le haut niveau accessible à tous.

Merci aux équipes du Centre et tout particulièrement à son directeur artistique, au collège de chercheurs associés pour toute l'inventivité dont ils font preuve. Je vous invite à en découvrir le programme et je vous souhaite de très beaux et bons moments. Je vous dis mon amitié.

Édito de
François Bayrou
Maire de Pau,
Président de
la communauté
d'agglomération
Pau Béarn Pyrénées

**Mais
Fermez
donc cette
malheureuse
porte !
Cette
chambre
ne sera plus
habitable.**

Dernière réplique
du proverbe
d'Alfred de Musset
*Il faut qu'une porte soit
ouverte ou fermée.*
Publié dans la Revue
des deux mondes en
1845 et créé au théâtre
de la République en 1848.

Avec cette nouvelle édition nous poursuivons l'exploration de l'œuvre d'Alfred de Musset. Cette oeuvre poétique qui s'offre avec une apparente simplicité ne cesse de nous étonner et de nous surprendre. Il faut remercier chaleureusement les chercheurs Hélène Laplace-Claverie, Esther Pinon, Sylvain Ledda et Pierre Causse d'avoir accepté de participer à ce collège afin de partager avec nous leur passion et leur connaissance intime de l'oeuvre.

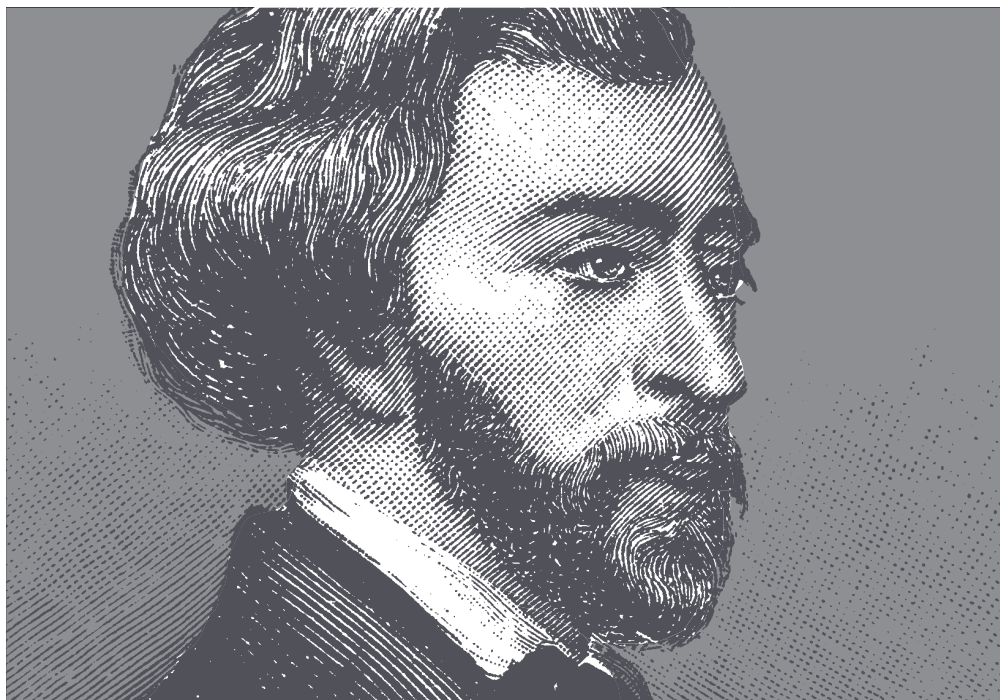
Éric Vigner
*Directeur artistique
du Centre de Recherche
et de Création Théâtrale
de Pau*

La recherche est un pilier fondamental du CRCTP, elle nourrit de passions éclairantes le travail du plateau, des acteurs et de l'ensemble de l'équipe artistique mais aussi de tous les participants au projet dans une relation de Transmission. Elle nous aide à forger les outils qui nous permettent de passer du livre à la scène, de la lecture à l'interprétation. Musset se prête particulièrement à l'esprit du CRCTP. Comment écrire quelque chose de nouveau ? Telle est la question de ce jeune auteur du XIX^{ème} siècle qui cherche par l'écriture à témoigner avec une sensibilité extrême de ce qu'il vit dans un temps troublé où les valeurs du passé semblent dépassées, un temps qui peine à inventer l'avenir.

La question de l'amour et de sa vérité est toujours au centre de son travail. Pour cette édition nous vous invitons à un voyage avec trois spectacles dans trois lieux patrimoniaux qui témoignent chacun à leur manière d'une histoire du XIX^{ème} siècle à Pau. Trinity Church, 6, rue Bargoin, l'ancien Méliès qui nous rappelle l'histoire Anglicane de la ville redevient un lieu de théâtre avec l'atelier sur *Fantasio* proposé par Emilie Lacoste avec les grands élèves du Conservatoire. Le jardin des haras de Pau Gelos sera le cadre d'une adaptation déambulatoire de *La Confession d'un enfant du siècle* par Lena Paugam sans oublier le Théâtre Saint-Louis avec *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*.

Aux spectacles sont associées les rencontres avec les chercheurs et les projections en partenariat avec le Méliès et la médiathèque André-Labarrère. La dernière étape de cette traversée Musset aura lieu à Pau du 20 au 23 février 2025. En attendant toute l'équipe du CRCTP vous souhaite un bon voyage.

Recherche



Le collège de recherche
Biographie des chercheurs
Table ronde

10

Articles

Sylvain Ledda

13

Esther Pinon

16

Pierre Causse

18

La Recherche est au centre du projet artistique du Centre de Recherche et de Création Théâtrale de Pau.

Le collège de recherche du cycle *Musset* rassemble des chercheurs et des spécialistes du théâtre du XIX^{ème} siècle issus des universités de Pau, de Rennes et de Rouen. Présents dès le début, ils éclairent de leur savoir le processus de création artistique en donnant aux artistes des outils de lecture pour aborder l'œuvre d'Alfred de Musset. Ce collège de spécialistes de Musset a pris la suite du premier collège, constitué lors de la manifestation *Molière 3.0* en 2022. La diversité des profils, des regards et des approches offre au public un éclairage renouvelé sur notre répertoire.

Le samedi 28 septembre à 14h30 au Théâtre Saint-Louis, dans le prolongement des représentations, ces spécialistes se réuniront pour partager leur passion dans un dialogue avec les artistes.

Sylvain Ledda
*Professeur de littérature
française à l'Université
de Rouen Normandie,
membre du CEREDI*

Sylvain Ledda est professeur de littérature française à l'université de Rouen Normandie, membre du *cérédi* qu'il dirige. Spécialiste du romantisme français et en particulier de Musset, il lui a consacré une dizaine d'ouvrages et études, a édité nombre de ses œuvres. Il a notamment publié son œuvre en prose, *La Confession d'un enfant du siècle*, nouvelles, contes, GF-Flammarion, *Un spectacle dans un fauteuil* et *Il ne faut jurer de rien*, Folio-Gallimard. En septembre, il fait paraître un essai sur *On ne badine pas avec l'amour*, Honoré Champion. Il prépare une édition de la correspondance de Musset avec Frank Lestringant et Esther Pinon, avec qui il dirige également le Dictionnaire Musset, en ligne. Il a collaboré avec Thomas Jolly pour la dramaturgie de *Fantasio*, Théâtre du Châtelet, 2017, et du *Chandelier*, Rouen, 2019.

Esther Pinon
*Maîtresse de conférences
en littérature française
à l'Université
de Rennes 2*

Esther Pinon est maîtresse de conférences en littérature française à l'université de Rennes 2. Ses recherches portent principalement sur Musset, et plus largement sur le théâtre et la poésie romantiques. Elle s'intéresse notamment à l'expression littéraire du sacré et de la spiritualité, et à la manière dont s'y articulent le doute et la nuance. Sa thèse, *Le Mal du Ciel : Musset et le sacré* est parue chez Champion. Elle codirige, avec Sylvain Ledda, un Dictionnaire Musset en ligne. Elle contribue à l'édition des théâtres complets de Musset et Dumas. Elle publiera prochainement, toujours dans la collection GF, une édition des *contes d'Espagne et d'Italie*.

Pierre Causse
*Maître de conférences
en études théâtrales à
l'Université de Rennes 2*

Pierre Causse est maître de conférences en études théâtrales à l'université de Rennes 2. Ses recherches portent sur l'histoire des spectacles des années 1800-1950 et explorent les diverses manières dont la scène élabore des images de la nature. Sa thèse, *Météores en scène, de la représentation du temps qu'il fait à la création de l'atmosphère (1827-1947)*, écrite sous la direction d'Olivier Bara, est en cours de publication. Avec Léonor Delaunay et Laure Fernandez, il a dirigé le numéro de la revue d'histoire du théâtre consacré à *La fabrique du paysage (avril 2023)*. Dans la continuité de ses travaux sur le décor, il s'intéresse également à l'histoire des techniques scéniques. Il pratique également l'écriture, et accompagne ponctuellement des compagnies théâtrales dans leur réflexion dramaturgique.

Hélène Laplace-Claverie est une ancienne élève de l'école normale supérieure (ULM). Elle est professeure de littérature française à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour (UPPA). Elle dirige depuis 2018 le laboratoire interdisciplinaire alter réunissant l'ensemble des chercheurs du domaine arts-lettres-langues en poste à l'UPPA. Ses recherches portent sur les arts du spectacle en France au XIX^{ème} et au XX^{ème} siècle, envisagés dans leurs relations avec la littérature. Elle a notamment travaillé sur l'art de la danse, sur le genre théâtral de la féerie et sur des auteurs comme Théophile Gautier, Edmond Rostand, Jean Giraudoux et Jean Cocteau. Elle s'intéresse aussi à la patrimonialisation de la littérature et prépare un projet de recherche sur les maisons d'écrivain en Nouvelle-Aquitaine.

Hélène Laplace-Claverie
*Professeure
de littérature française
à l'Université de Pau et
des Pays de l'Adour*

**C'est
tout un
monde que
chacun
porte
en lui !
Un monde
ignoré qui
naît et qui
meurt en
silence !**

Citation extraite de
la comédie en deux actes
Fantasio, écrite en 1833,
publiée en 1834 dans la
Revue des deux mondes
et représentée pour la
première fois remaniée,
le 18 août 1866 à la
Comédie-Française.

Pour Musset, le jeu est bien plus que la distraction d'un moment, ou qu'un simple loisir. Il influe sur toute son existence, sa création, sa pensée, sa philosophie. Musset vit avec le jeu et pense avec lui. Joueur lui-même, resté célèbre parmi ceux qui pratiquent les échecs, le poète a fait d'une passion personnelle une sorte de bréviaire pour son existence. Présent dans le *modus vivendi* du poète, le jeu s'est transformé en *Ars poetica*.

Pour Musset, jouer, c'est vivre, c'est ressentir avec la plus grande excitation les effets que produisent le Hasard ou la Providence. Aussi retrouve-t-on dans l'œuvre de Musset de très nombreuses situations de jeu, du divertissement le plus rudimentaire aux pratiques mondaines plus sophistiquées, du pari pour rire, au risque qui fait tout perdre et pleurer. L'incarnation du poète en joueur se déploie dans son œuvre sous la forme de nombreuses images, jeux de mots, comparaisons. Le jeu est partout, il sature l'univers mental de l'écrivain. Dans son poème *Impromptu*, jeu poétique par excellence, où il s'agit d'improviser, Musset s'amuse par exemple à définir ce que serait la poésie en recourant au mode ludique de l'improvisation. La proximité entre ce poème et la vie de Musset dévoile trois aspects du jeu dans son univers : le jeu est d'abord, et peut-être avant tout, un rapport au monde, qui oscille entre fatalité et hasard. Le jeu est aussi l'une des expressions les plus marquantes de la fantaisie de Musset, de sa capacité à imaginer des situations ludiques. La fantaisie, qui renvoie aux facultés de l'imaginaire, couvre chez Musset toutes les virtualités du jeu et de ses conséquences sur les aléas.

Dans cette optique, les jeux de cartes et les cartes à jouer en général occupent une fonction pragmatique et symbolique déterminante. Elles constituent une cosmogonie, forment un univers. Ainsi, quand la baronne de Mantes, *Il ne faut jurer de rien*, se dit d'une « humeur massacrante », elle veut jouer au « piquet », Musset créant un jeu subtil entre l'état du personnage et le nom du jeu de carte. La mention du valet de pique dans la même pièce confirme la valeur quasi dramaturgique que Musset accorde aux cartes comme « représentation du monde ». Les cartes à jouer, comme les tarots pour la divination, construisent une cosmogonie à l'intérieur de la fiction, permettant à Musset de donner à chacun un rôle, en fonction de la carte qu'il pourrait incarner.

Le parler de la baronne de Mantes est ainsi conditionné par sa passion pour les jeux, «être capot», «faire le mort», etc. Chez Musset, les cartes ne sont pas seulement l'apanage de la noblesse oisive. La jeunesse dorée se livre souvent à cette activité, qui réunit et rassemble, ce en quoi l'on peut voir les propres souvenirs de Musset.

Les jeux sont aussi une manière pour Musset de réfléchir à la condition humaine. Dans *Les Caprices de Marianne*, Octave se livre à de profondes spéculations sur l'existence humaine et les chemins qui conduisent à telle ou telle situation. Comment s'écrit l'instinct du joueur ou la réalité du jeu dans l'écriture de Musset ? Pour répondre à cette question, on peut distinguer les différents types de jeu que le poète convoque, notamment trois formes ludiques qui se détachent très nettement. Viennent en premier lieu les jeux de société, au sens le plus strict de la formule, ceux qu'on pratique dans la bonne société que Musset met en scène dans ses comédies et proverbes, ses nouvelles et ses contes.

Ces jeux plaisent à Musset car ils ont une valeur sociologique et historique. Régis par des règles, inscrits dans des pratiques culturelles parfois anciennes, ils se pratiquent à plusieurs autour d'une table et dynamisent les échanges – en cela, ils peuvent être considérés comme le pendant des déjeuners et des soupers, également présents dans l'œuvre. Ces jeux permettent à Musset de décrire les mondanités et les relations interpersonnelles qui les régissent. Viennent ensuite les jeux de hasard, qui ne nécessitent ni calcul ni stratégie : faire des ricochets, comme Perdican dans *On ne badine pas avec l'amour*, est à priori un petit jeu de hasard sans conséquences, activité que ne comprend pas son père, le Baron, car elle ne correspond pas à l'image idéalisée qu'il se fait de son fils.

Ce détail informe cependant sur la nature joueuse de Perdican, et introduit incidemment son goût du badinage et du danger. Le jeu des ricochets est mentionné à quatre reprises à la fin du premier acte. Ce divertissement s'est déroulé hors scène, mais il annonce peut-être le désordre qui s'installe au château et l'incompréhension entre les jeunes gens et les adultes. Les cailloux jetés au hasard sont en

les activités des «garnements» du village. C'est un jeu rudimentaire, mais qui nécessite une certaine habileté. En jouant aux ricochets, Perdican montre qu'il est encore un «gamin», mais ce jeu peut aussi s'interpréter sur le plan psychologique comme une décompensation, et sur le plan dramatique comme une annonce d'actions à venir.

Après sa première dispute avec Camille, Perdican calme ses nerfs en faisant des ricochets. Le geste bref et précis que suppose ce jeu évoque aussi celui du tir : il se prépare à toucher sa cousine en plein cœur...

Symboliques ou concrets, mentionnés ou pratiqués, les jeux traversent l'univers de Musset. Ils appartiennent en propre à son imaginaire d'écrivain romantique. Fait social autant que psychique, le jeu reflète la profondeur de la pensée de Musset autant que son sens de l'humour et de la fantaisie.

« Je voudrais te bâtir un autel, fût-ce avec mes os », écrit Musset à George Sand, le 30 avril 1834, un mois après leur première séparation. Sans doute *La Confession d'un enfant du siècle*, publiée deux ans plus tard, est-elle l'accomplissement de ce vœu d'édification d'un monument funèbre. Non qu'il s'agisse du récit autobiographique de la liaison des deux écrivains romantiques : *La Confession* est une fiction, Octave est un double de Musset, mais non Musset lui-même, et Brigitte, discrète et résignée, ne ressemble guère à George Sand. Mais pour construire ce livre dédié à la pensée du sacré et du sacrifice, Musset a puisé au plus noir de son expérience, au fond de tous ses deuils : deuil de l'amour, deuil du père, deuil de l'innocence et des illusions.

Le récit est par conséquent extrêmement intime : c'est un exercice spirituel, comme *Les Confessions* d'Augustin d'Hippone, une introspection, comme celles de Jean-Jacques Rousseau. Pourtant, le titre le dit, cette exploration d'une âme en ce qu'elle a de plus singulier est aussi le portrait d'une génération, très historiquement situé, et au-delà, une méditation universelle sur l'angoisse de la condition humaine, comparable à bien des égards aux *Pensées* de Pascal.

L'univers entier, de l'épopée du XIX^{ème} siècle naissant, dans le deuxième chapitre, aux moindres faits, gestes et regards des êtres aimés, passe par le prisme d'une voix et d'une conscience. Le monologue d'Octave, néanmoins, s'ouvre à une démultiplication de la parole. Non seulement le récit accueille les discours de Desgenais, les sermons de Mercanson, les prières de Brigitte, non seulement le narrateur n'a de cesse d'interpeler ses contemporains comme de possibles interlocuteurs, mais la prose de Musset laisse affleurer à chaque page les réminiscences d'une culture littéraire qui embrasse toutes les écritures de l'inquiétude et de la passion, de la Bible aux premiers romantiques. Le monument intime est aussi une bibliothèque de mélancolie.

Il s'avère ainsi impossible de définir le genre de ce texte qui se place dès sa première phrase sous le signe du paradoxe : « Pour écrire l'histoire de sa vie, il faut d'abord avoir vécu ; aussi n'est-ce pas la mienne que j'écris. » Roman sans romanesque, écriture de soi non autobiographique, *La Confession*

d'un enfant du siècle est aussi une épopée intérieure, un essai de prose poétique, qui s'élève parfois jusqu'au plus haut lyrisme, et une scène du grand théâtre du monde, profondément tragique.

À l'image des personnages mussétiens, complexes et versatiles, *La Confession* ne se laisse pas enfermer dans une identité fixe, ni assigner un sens univoque. Musset joue de la complexité de son protagoniste et narrateur, tout à la fois désarmant de lucidité sans concession et ambivalente dans son rapport à sa propre culpabilité. Le parcours de vie qu'il relate échappe à toute linéarité rassurante et édifiante, de sorte que le froid soleil d'hiver qui éclaire le dernier chapitre laisse le lecteur dans l'incertitude : la séparation à laquelle il vient d'assister est-elle un geste d'abnégation salutaire, ou la défaite d'un être inéluctablement condamné à succomber encore à ses passions tristes ? La plus troublante réussite de ce grand livre du doute qu'est *La Confession d'un enfant du siècle* est de conduire ses lecteurs à douter à leur tour, et donc à faire l'expérience intime de ce qu'éprouve un personnage qui résiste à la saisie rationnelle mais se donne à comprendre dans la communauté d'affects que fait naître la lecture.

Au terme de ce roman qui n'en est pas un, demeure en effet une certitude obstinée, qui anime toute l'œuvre de Musset : celle du besoin vital d'un partage d'émotions, en dépit de l'opacité des êtres les uns aux autres. Le 14 février 1835, au bord de la rupture définitive, Musset et Sand peuvent encore pleurer ensemble, par la grâce du théâtre, à l'une des premières représentations du *Chatterton* de Vigny. C'est aussi, et peut-être surtout, ce miracle éphémère d'une communion par l'art que réactive et éternise *La Confession d'un enfant du siècle*.

On rencontre dans le théâtre de Musset plusieurs personnages que l'on peut qualifier de météo-sensibles, c'est-à-dire des êtres qui témoignent d'une sensibilité exacerbée et immédiate aux conditions atmosphériques. *La Quenouille de Barberine* s'ouvre par cette réplique d'Ulric : « Quand le ciel est ainsi chargé de pluie et de brouillard, je ne sais que devenir. » La météo-sensibilité, dont on découvre les premières marques chez Jean-Jacques Rousseau, est en quelque sorte l'inverse du paysage état d'âme, si présent dans la littérature romantique : il ne s'agit plus de projeter le sentiment sur l'environnement, mais d'exprimer une porosité, une sorte d'envahissement du moi par l'atmosphère.

Dans le proverbe *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* en 1845, le Comte se dit « ennuyé » sans pouvoir expliquer précisément son mal : « Je ne sais ce que j'ai [...]. Je ne sais que faire ». Mais il évoque « le temps glacé » parmi les motifs de ses peines. Ce spleen attentif au temps qu'il fait – qui peut faire songer aux poèmes de Baudelaire publiés une dizaine d'années plus tard – se révèle la marque d'une âme élevée et sensible, et constitue à la fois une élection et une malédiction.

Outil de caractérisation psychologique, le temps qu'il fait devient aussi un moyen dramatique essentiel dans le duo entre le Comte et la Marquise : c'est parce qu'il fait un « vent horrible » que la Marquise enjoint à plusieurs reprises le Comte de fermer la porte, et donc de rester auprès d'elle. Mieux, le mauvais temps est un parfait masque des intentions : avec la réplique « Fermez donc cette porte, vous me glacez », Musset joue des contradictions entre la parole et l'acte, entre texte et sous-texte, puisque par cet ordre et ce reproche, la Marquise retient le Comte auprès d'elle.

Au centre de la pièce, le Comte s'apprête pourtant à claquer définitivement la porte, lorsque la pluie et la grêle se mettent opportunément à tomber. « C'est la colère céleste qui châtie les carreaux des vitres, les parapluies, les mollets des dames et les tuyaux de cheminées » s'amuse-t-il. Mais la désinvolture n'efface pas l'aspect inquiétant de certaines

remarques : selon le Comte, seul à regarder par la fenêtre, il s'agit d'«un ouragan, une espèce de trombe qui passe», phénomène rare et violent. Une trombe est en effet définie par Littré comme un «météore consistant en une colonne d'eau conique, enlevée par des tourbillons de vent, tournant sur elle-même avec une très grande vitesse, et produisant les plus grands ravages»!

Les éléments déjouent toutes les prévisions des «almanachs», auxquels la Marquise se raccroche comme pour mieux dire son désespoir. Si l'on prend au pied de la lettre les mots choisis par le Comte, la menace est réelle, et donne l'impression que cette «comédie du remariage» se déroule sur fond de catastrophe.

Mais le déluge assure aussi la solitude des deux personnages «avec cette grêle, vous n'aurez personne» ; le huis clos est enfin garanti, ouvrant la voie à un dialogue plus intime. Parler de la pluie et du mauvais temps suspend le conflit et mène au rapprochement des cœurs et des corps, étape essentielle pour mener au dénouement de la pièce. La menace se retourne donc en chance, le caprice du ciel compense cette fois-ci les sautes d'humeur, et favorise l'accord.

À la scène, le monde qui entoure ce «petit salon» peut n'exister qu'à travers la parole du Comte et le langage des corps, entre frissons et coups d'œil inquiets ; il peut aussi être rendu sensible par un travail sonore, des effets de lumière voire une transformation de la scénographie. La manière de figurer l'intervention de ces phénomènes météorologiques apparaît en tous cas décisive, car elle situe l'œuvre par rapport au public, et détermine en partie l'esprit du spectacle. Entre la métamorphose de la menace en occasion de réapprendre à vivre ensemble, et la suggestion d'un détraquement du temps aux échos shakespeariens, en résonnance avec notre époque où le désordre climatique s'impose comme condition, c'est à la mise en scène de choisir.

Éric Rohmer, avant d'être un grand cinéaste, a toujours été un passionné de littérature. Dès 1937, admis en hypokhâgne, il se destine à l'enseignement en préparant le concours de l'Ecole normale supérieure et l'agrégation de lettres classiques, sans succès toutefois. Le cinéma d'Éric Rohmer est caractérisé par ses nombreuses références littéraires. Comme le fait remarquer Gilles Castagnès, l'image et la figure du livre y est omniprésente, *Le Genou de Claire*, *Le Rayon Vert*. Serait-ce la marque d'un réalisateur qui se serait voulu davantage écrivain que cinéaste ? Un premier indice se dévoile avec la participation active de Rohmer, en tant que critique des Cahiers du Cinéma au mouvement théorique de « la politique des auteurs » qui fonde le statut d'auteur pour le réalisateur de cinéma.

Étrangement, on ne parle presque jamais de littérature dans les films de Rohmer malgré des titres édifiants. Éric Rohmer emprunte le titre des Contes moraux à Jean-François Marmontel et à Alfred de Musset celui des Comédies et proverbes. On a souvent affirmé que Rohmer était « un cinéaste littéraire ». Plus que cela, on pourrait aussi le qualifier de « cinéaste théâtral ». Selon ce que l'on sait, Rohmer a toujours écrit lui-même ses scénarios. De son propre aveu, le cinéaste préférerait même présenter ces scénarios « comme une pièce de théâtre » sans anticiper les contingences matérielles du film : découpage, plans, indications de jeu, etc.

Sans se risquer de faire une comparaison brute entre l'écriture théâtrale et cinématographique, on pourrait donc penser, avec Valentina Ponzetto qu'Éric Rohmer semble donc partager cette conception d'un spectacle « de chambre », personnel et intime qui le rapproche de celle d'Alfred de Musset, pour le théâtre. En effet, c'est après le four de *La Nuit Vénitienne* que le jeune auteur, désabusé, dira « adieu à la ménagerie ». Alfred de Musset continuera cependant à écrire des pièces de théâtre conçues en toute indépendance de la scène et sobre en didascalies. Il les regroupera dans *La Revue des Deux Mondes*. Ainsi, si l'on a pu qualifier le théâtre d'Alfred de Musset comme un « théâtre à lire », il serait tentant de faire de même avec Éric Rohmer en parlant

Corentin Bouvy,
Directeur
culture-événementiel
pour la Commune de
Jurançon, enseignant
spécialisé en analyse
du cinéma à l'UTLA
et à l'USAC à Pau
et titulaire d'une
agrégation en
écriture et analyse
cinématographique
obtenu en Belgique à
l'Université Libre
de Bruxelles.

Le Cinéma le Méliès
accompagne
la programmation de
cette édition Musset
avec un cycle consacré à
Rohmer. Corentin Bouvy
fera une présentation
des liens qui unissent
l'œuvre de Musset
et de Rohmer.

Le Cinéma Le Méliès
organise également la
projection de *Lorenzaccio*
dans une mise en scène
de Franco Zeffirelli à
la Comédie Française
en 1977.

de « cinéma à entendre » tant les dialogues priment sur les scènes et actions.

Les parallèles entre l'œuvre d'Alfred de Musset et d'Eric Rohmer sont nombreux. Le cycle *Comédies et proverbes* en est un exemple frappant.

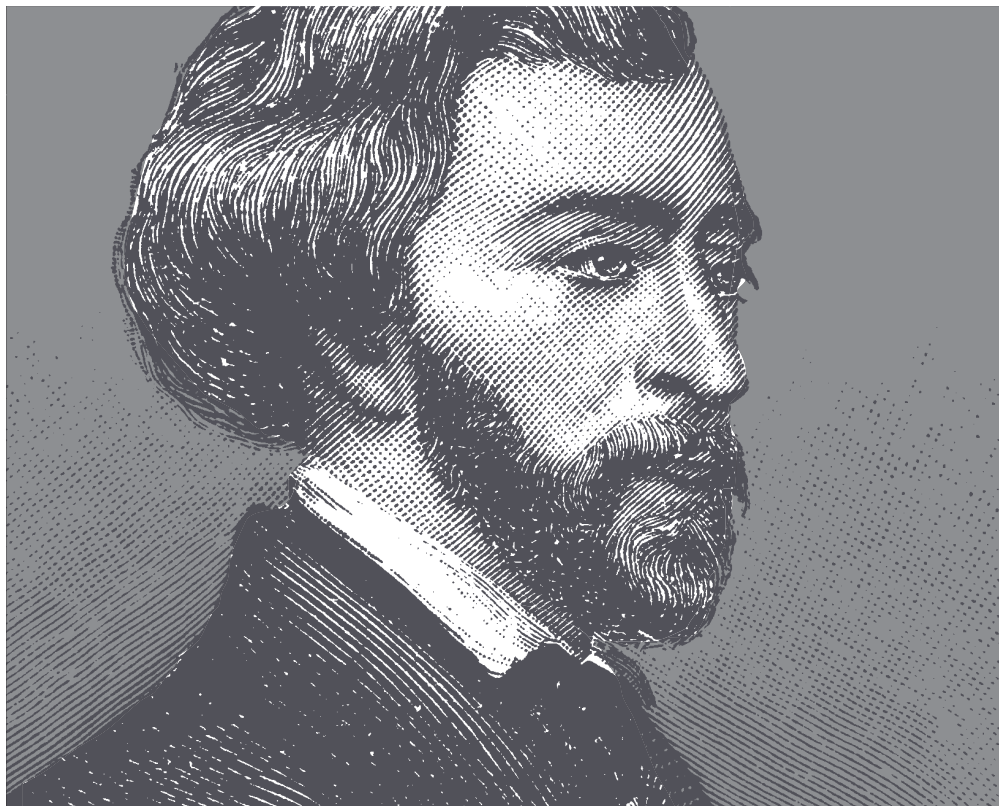
Dans le film comme dans le texte, l'utilisation du proverbe, rejeté à la fin du récit, apparaît de façon incongrue comme si sa présence était de nature à faire réinterpréter l'ensemble de l'œuvre. À moins qu'il s'agisse d'une maxime ironique dont le spectateur et le lecteur feront ce qu'ils voudront.

Ce qui reste évident, c'est que la littérature de l'un et le cinéma de l'autre ont su réinventer les codes contemporains de leur art et qu'en dépit du jugement de leurs pairs, ils ont conservé une certaine liberté de création sans jamais se départir de leur indépendance.

**La
perfection
n'existe pas,
la comprendre
est le
triomphe de
l'intelligence
humaine,
la désirer pour
la posséder
est la plus
dangereuse
des folies.**

Citation extraite
de la première édition
de *La Confession d'un
enfant du siècle* publiée
en 1836 par F. Bonnaire.

Création



- | | |
|--|----|
| Création 1 | 24 |
| <i>La Confession d'un enfant du siècle</i> | |
| Cie Alexandre / Ville de Pau-CRCTP | |
| Lena Paugam | |
| Création 2 | 28 |
| <i>Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée</i> | |
| Ville de Pau-CRCTP / Cie Suzanne M. | |
| Éric Vigner | |
| Création 3 | 34 |
| Atelier <i>Fantasio</i> | |
| Ville de Pau-CRCTP / CRR Pau Béarn Pyrénées | |
| Emilie Lacoste | |

Au cours de l'été 2023, Éric Vigner, directeur du Centre de Recherche et de Création Théâtrale de la Ville de Pau, m'a proposé de mettre en scène un texte d'Alfred de Musset dans l'un des sites proposés par la Ville de Pau, connue pour la richesse de son patrimoine issu du XIX^{ème} siècle.

J'ai beaucoup hésité avant de répondre favorablement à cette commande. J'avais alors de l'œuvre d'Alfred de Musset une vision assez caricaturale issue de mes années d'études au Conservatoire National d'Art Dramatique de Paris. Je n'ai pas immédiatement compris la raison pour laquelle on faisait appel à moi, metteuse en scène, certes prompte à défendre la place de la littérature sur les plateaux mais plutôt engagée en faveur de la création et des écritures contemporaines. Le travail que je mène au sein de la compagnie Alexandre porte sur un certain nombre de thématiques ou obsessions récurrentes, l'intrication de l'intime et du politique, les rapports de violence et de domination dans la société contemporaine, les processus d'exclusion, de discrimination et de silenciation des minorités. Pourquoi prendre le temps de replonger aujourd'hui dans la lecture de Musset ? à quelles questions sa littérature nous confronte-t-elle ?

Me reprenant comme toujours avec goût au jeu de l'étude, je me suis mise en quête d'un texte de ce répertoire pour le mettre en scène. Éric Vigner m'avait donné « carte blanche » dans la mesure du cadre budgétaire alloué à sa commande. Portant tout d'abord mon attention sur le théâtre de Musset, je me suis étonnée d'avoir presque oublié à quel point les rapports de genre dans l'œuvre mussétienne sont le lieu d'une violence permanente. Intuitivement inquiétée par le discours essentialisant de l'auteur sur les sexes et par le caractère daté - pour ne pas dire misogynne - de la représentation des personnages féminins dans ses pièces, je me suis mise à douter de la pertinence de ma réponse à cette commande.

D'œuvre en œuvre, chaque fois surprise et impressionnée par les fulgurances de Musset, après avoir porté mon attention sur son théâtre et sa poésie, je me suis intéressée, à sa correspondance

*Adaptation et textes
additionnels*

Pierre Koestel
et Lena Paugam

Mise en scène

Lena Paugam

Chorégraphie

Fanny Avram

Interprétation

Léa Guillemet
Matisse Humbert
Léa Séry
Padrig Vion

Création sonore

Antoine Layère

Costumes

Philomena Oomens

Production

Compagnie Alexandre
avec la participation
artistique du Jeune
Théâtre National

Coproduction

Ville de Pau-CRCTP

Durée approximative

2H00. Déambulatoire

avec George Sand puis, en dernier lieu, au roman *La Confession d'un enfant du siècle*. Il y avait là, me semblait-il, une matière à faire réfléchir sur l'amour de façon ouverte à l'appui d'une intertextualité hybride et délibérément anachronique.

Et puis, un article intitulé *Trouble dans le théâtre ? Musset au masculin/féminin*, publié dans le dernier numéro de la revue *Europe* consacré à Alfred de Musset, a achevé de me convaincre de relever le défi de cette mise en scène. Dans cet article, Anne-Claire Marpeau revendique une relecture féministe des textes de Musset et choisit d'exposer la manière dont il « montre la violence patriarcale au cœur des relations intimes et sociales et l'interroge avec pertinence » :

« La quête de la relation amoureuse se présente chez le dramaturge comme une gageure dont même une fin heureuse ne peut faire oublier la part d'ombre, de violence et de doutes. L'impossibilité de concevoir une relation hétérosexuelle heureuse et honnête, qui revient comme un leitmotiv dans la bouche de nombreux personnages de Musset, est d'ailleurs sans nul doute une des composantes du désenchantement mussétien. Aborder cette problématique par l'angle du genre et au moyen de l'épistémologie féministe semble alors particulièrement fécond. », explique Anne-Claire Marpeau.

M'accordant à cette perspective, j'ai fait appel au dramaturge Pierre Koeste, lauréat du Grand prix de littérature dramatique 2023 de la SACD pour son texte *Après nous, les ruines*, et je lui ai proposé d'adapter avec moi *La Confession d'un enfant du siècle* en questionnant à travers cette œuvre les représentations de l'amour, ou plutôt de la passion amoureuse, puisque l'objet de Musset est bien d'exposer dans ce roman non pas l'amour mais son impossibilité même, ou son empêchement.

À travers ce roman personnel, autofiction qui prend appui sur la relation que Musset vécut avec George Sand, le poète compose le portrait tourmenté d'une jeunesse en déroute tout à la fois accablée par la perte de ses illusions sentimentales et le sentiment d'une faillite de son siècle. Nous avons composé une

pièce théâtrale pour quatre jeunes interprètes suivant le fil de la fiction romanesque proposée par Musset et de ses thèmes principaux : L'idéalisation de l'amour, le désir d'absolu, la sublimation fantasmatique du féminin, le poids des représentations masculines, la prégnance des traumatismes, le mythe de la renaissance, la perversité du pardon, le culte de la jeunesse comme éternelle intensité de soi.

Inspirés par ce que propose le principe de la confession littéraire comme écriture de soi distanciée par la fiction, nous avons pris le parti de composer une partition chorale en tressant l'énonciation narrative en voyage au cœur d'une psyché fragmentée et marquée par le souci d'une vérité difficile à saisir. Entrelaçant narration, dialogue et poème, notre projet, sous-titré *Octave ou la tyrannie sentimentale*, nous invitera à revisiter l'héritage du romantisme mussétien en faisant du personnage éponyme un socio-type à considérer comme modèle à déconstruire.

Accompagnée par la chorégraphe Fanny Avram et le créateur sonore Antoine Layère, je fais d'autre part le choix d'accorder au travail d'étude sur les corps en mouvement une large place dans notre création. Au plateau, avec les quatre jeunes acteurs et actrices de ce spectacle, nous nous questionnerons sur le rapport des corps désirants dans l'imagerie romantique, sur les modalités de la performance de genre au siècle d'Alfred de Musset et de George Sand et sur l'empreinte de ces signes dans les représentations contemporaines.

Lena Paugam est autrice et metteuse en scène. Avant sa formation en tant que comédienne au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, elle a étudié la Philosophie à Paris 1 et l'Histoire et Esthétique du théâtre à Paris 3. Elle est l'autrice de *Dépasser le présent*, thèse de doctorat en recherche-création soutenue à PSL University dans le cadre du programme SACRe. En 2012, elle a fondé la compagnie Lyncéus, devenue Collectif Lyncéus en 2015, avec laquelle elle a mis en scène une dizaine de spectacles explorant notamment la question du rapport entre désir et sidération dans les dramaturgies modernes et contemporaines. Entre 2013 et 2022, elle a codirigé le Lyncéus Festival, un festival de créations in situ dédié aux écritures contemporaines, à Binic dans les Côtes d'Armor.

Depuis 2017, Lena Paugam dirige également la Compagnie Alexandre, avec laquelle elle mène des projets personnels de formes et d'échelles diverses, théâtre, musique, vidéo, installations, conférences. Elle a notamment réalisé un cycle de portraits de femmes, quatre monologues issus de commandes d'écriture : *Hedda*, de Sigrid Carré Lecoindre en 2018, *Écho, ou la parole est un miroir muet*, de Xavier Maurel, création in situ coréalisée avec le chorégraphe Thierry Thieu Niang en 2019, *De la disparition des larmes*, de Milène Tournier en 2021, et *Pour un temps sois peu*, de Laurène Marx en 2022.

Elle a également mis en scène *Andromaque* de Jean Racine en 2021, et *Ode maritime* de Fernando Pessoa en 2022, et prépare actuellement *Ovni rêveur, le corps éparpillé dans la tête* en collaboration avec la poétesse Babouillec et le chorégraphe Thierry Thieu Niang, création 2025. Elle est artiste associée au Théâtre de Lorient – centre dramatique national et aux Scènes du Golfe à Vannes.

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée est un proverbe en un acte d'Alfred de Musset publié en 1845 dans la Revue des deux mondes et joué pour la première fois dans cette année révolutionnaire de 1848. Un soir d'ouragan, une marquise et un comte se retrouvent de façon inattendue face à face. Le dérèglement météorologique les contraint à devoir ne pas quitter les lieux et trouver une résolution à leurs atermoiements.

À travers ce duo qui confronte en huis clos, deux interprètes d'exception, Christèle Tual et Thibault de Montalembert, Musset travaille la question de l'amour ou plutôt la vérité de son expression en littérature. Avec le temps, l'œuvre de Musset peut faire écho à bien des égards à celle de Marguerite Duras. Ce sont tous deux des écrivains de l'amour. Ce thème a été celui de l'écriture pour toute leur vie. C'est en partie grâce à cette connaissance de l'œuvre de Duras que je lis au-delà du temps celle du jeune poète romantique.

Sous l'apparence des personnages épiques et hauts en couleur de la marquise et du comte apparaissent d'autres figures, celle d'un homme et d'une femme tout entier au travail d'écrire avec un langage nouveau quelque chose de la vérité essentielle de l'amour.

Ce pourrait être aussi celui de deux acteurs tout droit sortis d'un théâtre inventé proche du XVII^{ème} siècle qui reviendraient au XXI^{ème} sur la scène du Théâtre Saint-Louis nous proposer des tableaux sortis de l'imagination éclectique de Musset. *Des figures en tableaux* qui apparaissent et disparaissent par fragments dans la nuit au gré d'un récit chaotique issue des rêves de l'auteur et dans la traversée intemporelle des styles et des écritures.

Car c'est bien là un des talents de Musset, celui d'être traversé et soudain l'écriture jaillit avec une évidence et une clarté qui font de lui un être singulier dans le paysage romantique. Des figures légendaires, mystiques et tutélaires qui traversent la culture multidimensionnelle

Avec
Christèle Tual
Thibault de Montalembert

Texte
Alfred de Musset

*Mise en scène
et scénographie*
Éric Vigner

Collaboration artistique
Jutta Johanna Weiss

Lumière
Nicolas Bazoge

Son
John Kaced

Costumes
Claude Chestier,
Pascale Robin,
Fanny Brouste

Maquillage / Coiffure
Anne Binois

*Assistanat
à la mise en scène*
Emilie Lacoste

Production
Ville de Pau-CRCTP

Coproduction
Cie Suzanne M.

de l'auteur. Adam et Ève chassés du paradis
ou Tristan et Iseult les amants éternels
que l'on retrouve sous les traits de Roméo et
Juliette, de Didier et Marion dans l'oeuvre
de Victor Hugo, de Pélleas et Mélisande
chez Meaterlinck ou tout aussi bien du Vice-consul
de Lahore et d'Anne-Marie Stretter.
Cette compréhension palimpseste de l'oeuvre
demande un grand travail aux acteurs qui doivent
construire un parcours de sentiments contrastés
qui donneront ce relief au paysage Musset
dans l'incarnation des mots.

Après des études supérieures d'arts plastiques, Éric Vigner entre à l'ENSATT puis au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris dans la classe de Michel Bouquet.

En 1990, il fonde la compagnie Suzanne M. avec *La Maison d'Os* de Roland Dubillard, spectacle créé dans une usine désaffectée d'Issy-les-Moulineaux puis repris dans les fondations de la grande arche de La Défense dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Son travail de plasticien, indissociable de celui de metteur en scène, est le plus souvent lié à la réalité des lieux qu'il investit usine, musée, cloître, tribunal, théâtre à l'italienne. Sa recherche porte sur le répertoire classique français : Hugo, Racine, Molière, Corneille, en parallèle avec les écritures contemporaines qu'elles soient littéraires ou dramatiques comme Dubillard, Duras, Koltès. À l'opéra, il collabore avec Christophe Rousset et Jean-Christophe Spinosi.

Éric Vigner rencontre Marguerite Duras en 1993 lorsqu'il crée *La pluie d'été*, Ed. P.O.L, 1991.

L'écrivain lui donne les droits d'*Hiroshima mon amour*. Viendront ensuite *Savannah Bay* à la Comédie-Française pour son entrée au répertoire, *La Bête dans la jungle* au Kennedy Center à Washington, *Pluie d'été* à *Hiroshima* pour le 60^{ème} Festival d'Avignon, *Gates to india song* pour le festival *Bonjour India 2013*.

Nommé à la direction du CDDB-Centre Dramatique de Lorient, avec sa sœur Bénédicte Vigner ils mettent en place un projet artistique consacré à la découverte, à l'accompagnement et à la production d'une nouvelle génération d'hommes et de femmes de théâtre dont certains assument aujourd'hui des responsabilités nationales au service du théâtre public notamment Éric Ruf, Arthur Nauzyciel, Marc Lainé, Chloé Dabert. Les artistes graphiques M/M (Paris) participent à la construction d'une nouvelle identité. Le théâtre, aménagé dans un ancien cinéma d'art et d'essai, produira 87 spectacles dont 49 textes contemporains, 18 premières mises en scène dont la moitié par des femmes. Le CDDB-Théâtre de Lorient devient Centre Dramatique National en 2002 avec la construction du Grand Théâtre. En 2013, Éric Vigner prend la direction artistique du Théâtre de Lorient qui regroupe le CDDB et le Grand Théâtre avec un projet

pluridisciplinaire. Aux artistes associés, Christophe Honoré, Madeleine Louarn, Marc Lainé et Chloé Dabert, se joignent Boris Charmatz pour la danse et Jean-Christophe Spinosi pour la musique. À l'international, Éric Vigner travaille à faire connaître le répertoire français classique et contemporain traduit, édité et joué en langue vernaculaire. *Le Bourgeois-gentilhomme* ou *Le jeu du Kwi-jok* de Molière et Lully au Théâtre national à Séoul, Prix France-Corée 2004, *Berberi y Seviljes* de Beaumarchais au Théâtre national de Tirana, Prix du Festival de Buntrit et Bharat Rang Mahotsav, Delhi, *In the solitude of the cotton fields* de Koltès aux États-Unis dans le cadre de l'U.S. Koltès Project, *Gates to india song* à partir du Vice-consul de Marguerite Duras à Bombay, Calcutta et New Delhi dans le cadre du Festival Bonjour India. Dans la continuité de cet intérêt permanent pour les autres cultures et soucieux de transmission, il fonde en 2010 l'Académie internationale de théâtre avec sept jeunes acteurs étrangers et français issus de la diversité. Ce projet de trois ans associe déjà la Recherche, la Création et la Transmission autour de trois productions, *La Place royale* de Corneille, *Quantanamo* de Frank Smith et *La Faculté* de Christophe Honoré, créé au Festival d'Avignon en 2012. Ces trois spectacles font l'objet d'une tournée nationale très importante. L'actrice Eye Haidara et le metteur en scène Tommy Milliot ont été formés dans cette académie. En 2014, il écrit et met en scène *Tristan*, édité aux solitaires intempestifs, premier volet d'une trilogie consacrée aux rituels d'amour et de mort à partir du mythe de Tristan et Iseult. En 2015, en collaboration avec M/M (Paris), il publie les affiches du théâtre de Lorient de 1996 à 2015 dans un ouvrage qui témoigne de 20 années de création au sein du théâtre public. En 2016, avec la compagnie Suzanne M., il poursuit son travail à l'international et met en scène le procès *Brancusi contre États-Unis* au Théâtre de l'Odéon de Bucarest. Le texte est édité en roumain chez curtea vecha et l'affiche est réalisée par l'artiste Mircea Cantor. La même année, il publie *Quarante-huit entrées en scène*, toujours aux solitaires intempestifs. En 2017, à l'invitation du théâtre national de Tirana, il fait entrer Victor Hugo au répertoire albanais avec *Lucrèce Borgia*.

La portée politique de l'œuvre fait écho à l'histoire de l'Albanie, encore meurtrie par près de 50 ans de dictature autocrate. Le spectacle est présenté en France au festival du Théâtre National de Bretagne en novembre 2017. Ces deux projets réalisés pour ces Pays des Balkans interrogent le passé à l'heure de la construction européenne.

En 2018, il poursuit sa recherche à partir du mythe de Tristan et Iseult avec *Le Partage de midi* de Paul Claudel, qui sera créé au Théâtre National de Strasbourg, puis présenté au Théâtre National de Bretagne, au CDN de Reims et au Théâtre de la Ville à Paris. Ce spectacle sera également invité dans le cadre du festival Croisements organisé par l'institut français en chine, pour être présenté à Tianjun et Whenzhou.

Depuis 2019, il est directeur artistique du Théâtre Saint-Louis à Pau.

En 2020, il met en scène *Mithridate* de Racine avec Stanislas Nordey, Thomas Jolly, Jules Sagot, Jutta Johanna Weiss, Philippe Morier Genoud et Yannis Skoutta au TNS en coproduction avec le TNB, la comédie de Reims et de Valence, le quai d'Angers et la ville de Pau. Ce spectacle, qui ne sera présenté au public qu'après la réouverture des théâtres après la pandémie en mai 2021 puis en tournée en 2022, fait néanmoins l'objet d'un film pour France Télévisions à l'occasion de l'ouverture de la nouvelle plateforme culturelle culturebox.

Poursuivant sa relation artistique avec le Théâtre albanais, il met en scène en 2022 *Finaljia e Dashurisë, Clôture de l'amour* de Pascal Rambert dans une traduction de Nonda Varfi pour Luiza Khuvani et Vasjan Lasmi de la troupe du théâtre national d'Albanie pour l'ouverture du festival de Skampa à Elbasan.

En août 2022, il crée *Dom Juan A4* avec Jules Sagot, Bénédicte Cerutti, Jutta Johanna Weiss et Eva Loriquet dans le cadre de *Molière 3.0*, qui marque la première édition du Centre de Recherche et de Création Théâtrale de Pau. Ce centre unique en France, dont il est l'initiateur, est dédié principalement au répertoire français du XVII^{ème} au XIX^{ème} siècle et associe étroitement la recherche, la création et la transmission dans un rapport immédiat au patrimoine architectural.

Éric Vigner est officier
des arts et des lettres.

À l'automne 2022, il met en scène pour la première fois en France la pièce *Les Enfants* de la dramaturge anglaise Lucy Kirkwood au théâtre de l'atelier à Paris avec Dominique Valadié, Frédéric Pierrot et Cécile Brune.

En 2023, il met en scène Hélène Babu et Thibault de Montalembert dans *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* d'Alfred de Musset, premier opus d'un travail de recherche.

En septembre 2024, il crée la version définitive d'*Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* avec Christèle Tual et Thibault de Montalembert, puis *Il ne faut jurer de rien* au TNB en janvier 2025 avec 7 jeunes acteurs issus de la promotion 11 dans le cadre du cycle Musset 2025.

Fantasio est une comédie en deux actes écrite par Alfred de Musset et publiée en 1833.

Une bande de jeunes sincères et insolents se meurt d'ennui dans un coin sombre de la Bavière jusqu'au jour où... surprise ! Le bouffon du roi est mort et l'un d'entre eux, *Fantasio*, décide de prendre cette place. Un pari, une blague, un acte de folie inspiré par la saine raison : ce changement de costume renverse tout et le sentiment de la vie revient au milieu d'un monde désespérant. *Fantasio* pose la question suivante : comment rester vivant dans un monde désespérant ? Il résiste au suicide en devenant acteur. Je suis béarnaise, j'ai entendu les chants occitans, les flûtes à trois trous et tambourin à cordes. Il y a une chanson que l'on chante ensemble pendant les enterrements, c'est le « Boune may dou boun diu », c'est cette chanson que j'ai choisi pour représenter ce moment de bascule qui fait passer la pièce de l'obscur au clair, du cri au jeu. L'enterrement du bouffon devient l'occasion d'un carnaval au sens premier de retournement des règles du jeu. *Fantasio* bourgeois de Munich devient bouffon et avec ce nouvel habit un nouvel imaginaire, plus fantasque et plus acidulé peut émerger. Sa cervelle trouve enfin un endroit pour être à l'aise. Depuis son état de crise il bascule dans un état d'euphorie et la vie vient avec force et fougue s'infiltrer dans son sang et dans ses mots. Ouf. Il n'y a plus seulement du vent et des cendres, il y a aussi un jardin et un amour. Vive la flûte et vive le théâtre, le mariage est rompu et autre chose est possible. Une autre vie, un autre monde, celui qui ne se contente pas de reproduire les conventions, les paroles mielleuses et les amours romantiques, celui qui exige de chaque être, depuis sa jeunesse, qu'il aille voir un peu ce qu'il serait s'il mettait l'habit de bouffon, s'il se risquait à être acteur le temps d'un moment. *Fantasio* c'est une déclaration d'amour au théâtre dans sa capacité à soutenir en nous ce qui est vivant, ce qui invente et rêve. Je suis une jeune metteuse en scène, ils sont de jeunes acteurs et actrices, j'ai trouvé juste de choisir cette pièce collective et manifeste qui donne à éprouver le sentiment de vie que procure le jeu. Le clair-obscur est la couleur de cette pièce qui vient faire sentir au-dedans de nos corps que même quand le monde devient inhabitable, le jeu et tout ce qui en nous est ludique reste vibrant. C'est pour nous mettre à l'écoute de cette vibration depuis le gouffre, dans cet état de vertige étourdissant que j'ai choisi de proposer avec toute cette équipe de jeunes acteurs et actrices encore en formation cette traversée de *Fantasio*.

Atelier *Fantasio*
dans le cadre du cycle
Musset du Centre de
Recherche et de Création
Théâtrale de Pau

Atelier mené par
Émilie Lacoste

Costumes
Philoména Oomens
Émilie Lacoste

Lumières
Lison Foulou

avec les élèves
du Conservatoire
à Rayonnement
Régional de Pau
Axelle Alfaro
Thémis Andrieu
Jessica Barreto
Tristan Benyoussef
Sudarovich
Simon Bermoul
Manon Flous
Emma Langot

Musiciens
Benjamin Bouyssou
Thomas Baudoin

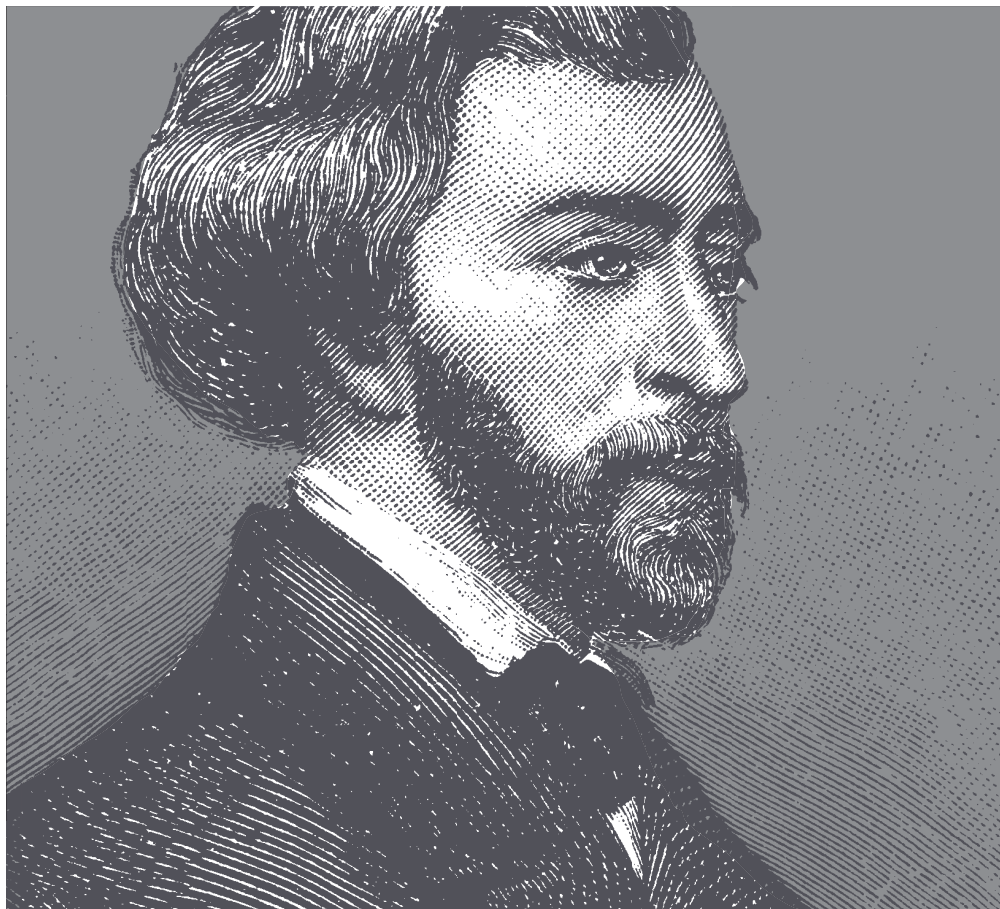
Nous remercions
la Comédie-Française
pour ses dons
de costumes.

Dans le cadre du cycle Musset du Centre de Recherche et de Création Théâtrale de Pau, Émilie Lacoste dirige depuis le mois d'octobre 2023 un atelier à destination des élèves du conservatoire de Pau en cycle 3 et DET. Tout au long de l'année, elle leur propose de prendre part à une traversée de la pièce *Fantasio* d'Alfred de Musset. Ce projet professionnalisant proposé en fin de cursus permet aux étudiants de prendre part à un véritable processus de création alliant dramaturgie, direction d'acteur et mise en scène.

Émilie Lacoste est metteuse en scène, autrice et comédienne. Diplômée de l'école de jeu *Les Enfants Terribles*, de La Sorbonne, Lettres Modernes, et de l'Université Paris Nanterre, mise en scène et dramaturgie, elle intègre en 2021 l'Académie de la Comédie-Française, où elle crée son premier spectacle au Studio-Théâtre, *Et Tartuffe* ? Elle se forme aux côtés des metteurs en scène David Lešcot, Agnès Bourgeois, Marie-Christine Soma et Éric Vigner. En 2022, elle fonde la Cie Ciel, basée à Pau.

Soutenue par Théâtre Ouvert, elle y interprète en 2023 son texte *Carré Bleu* sous la direction de Pierre Louis-Calixte. Une diffusion de ce texte est prévue dans le département des Pyrénées-Atlantiques. Dans le cadre du cycle *Musset* du Centre de Recherche et de Création Théâtrale de Pau, elle prépare une adaptation de la pièce. *On ne badine pas avec l'amour*.

Transmission



Le collège d'enseignants	37
L'Université de Pau et des Pays de l'Adour	37
Le Conservatoire à Rayonnement Régional Pau Béarn Pyrénées	38
Le CRCTP et les écoles supérieures d'art dramatique	38
Collaboration avec la Médiathèque André-Labarrère	38

Le collège d'enseignants

Un collège d'enseignants issus de collèges et de lycées de l'agglomération de Pau et plus largement du Béarn s'est associé au Centre de Recherche et de Création Théâtrale et contribue à l'élaboration d'un projet pédagogique en lien avec l'activité de recherche et de création. Nous imaginons avec eux de nombreuses actions à destination des collégiens et des lycéens afin d'explorer l'œuvre de Musset et suivre les résidences de création à Pau.

Un temps dédié au public scolaire aura lieu au printemps 2025 dans le cadre du cycle *Musset* afin de mettre en valeur le travail mené par les enseignants et les intervenants professionnels du territoire dans les ateliers de pratique artistique au sein des établissements partenaires.

Deux représentations réservées au public scolaire sont organisées le 27 septembre à 14h, *La Confession d'un enfant du siècle* et à 14h30 *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*.

L'Université de Pau et des Pays de l'Adour

L'Université de Pau et des Pays de l'Adour (UPPA) et le Centre de Recherche et de Création Théâtrale de Pau initient un partenariat, en collaboration avec le laboratoire interdisciplinaire ALTER (Arts-Lettres-Langues) dirigé par Hélène Laplace-Claverie, membre du collège de recherche *Musset*. Ce partenariat a pour objectif de valoriser les liens entre les deux structures mais aussi d'associer les étudiants à chacune des étapes du cycle *Musset*, notamment les étudiants en Lettres issus du parcours Cinéma, Théâtre, Danse et du master *Patrimoine et Musées*. Ces derniers présentent un projet pédagogique qui prend la forme d'une exposition sur les lieux de théâtre à Pau au XIX^{ème} siècle présentée dans le péristyle du Théâtre Saint-Louis les 21, 22 et du 26 au 29 septembre, à l'occasion des Journées Européennes du Patrimoine et des représentations de *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*.

Transmission

Le Conservatoire à
Rayonnement Régional
Pau Béarn Pyrénées

Les étudiants du département théâtre du Conservatoire Rayonnement Régional Pau Béarn Pyrénées prennent part au cycle *Musset* dans le cadre d'un atelier à destination du cycle 3 et de la préparation au Diplôme d'Études Théâtrales. Les étudiants ont travaillé sur la pièce *Fantasio* avec la metteuse en scène Émilie Lacoste. Plusieurs temps de travail ont eu lieu tout au long de l'année. Ce projet ambitieux et professionnalisant permet à des étudiants en fin de cursus de plonger dans un processus de création en explorant l'œuvre d'un auteur.

Le CRCTP et
les écoles supérieures
d'art dramatique

Le Centre de Recherche et de Création Théâtrale de Pau souhaite associer les futurs professionnels du spectacle vivant et notamment les douze écoles nationales supérieures d'art dramatique à son projet artistique. Les étudiants de l'École du Théâtre National de Bretagne étaient présents en août 2022 pendant la manifestation *Molière 3.0*. Cette année, l'École Supérieure de Théâtre de l'Union (ESTU) attachée au Théâtre de l'Union, Centre Dramatique National du Limousin, dirigé par la metteuse en scène Aurélie Van Den Daele, est partenaire du cycle *Musset*.

Collaboration
avec la Médiathèque
André-Labarrère

Le CRCTP est accompagné dans sa mission de transmission auprès des publics palois par la Médiathèque André-Labarrère. La Médiathèque, lieu incontournable doté d'une riche collection et le CRCTP se sont associés pour proposer une série de rencontres afin d'illustrer l'œuvre de Musset.

Patrimoine



Trois lieux patrimoniaux pour un répertoire
Cécile Tison

40

Cécile Tison,
Responsable
de la mission
Ville d'art et d'histoire
de la ville de Pau

Trois lieux emblématiques du patrimoine local, les haras nationaux de Gelos, le théâtre Saint-Louis et Trinity Church, 6, rue Bargoin, ont été choisis pour être non seulement un écrin mais aussi une composante de trois créations artistiques contemporaines du répertoire d'Alfred de Musset.

Trois lieux symboles de « l'âge d'or palois » du XIX^{ème} siècle, époque à laquelle la capitale béarnaise rayonne à l'international. Celle-ci accueille alors une élite composée de banquiers, rentiers, bourgeois et aristocrates qui pour certains mènent une vie itinérante de cures thermales en villégiature à travers l'Europe. Pau est alors une étape incontournable pour cette société que connaît bien Alfred de Musset puisqu'il en est issu.

Trois lieux caractéristiques qui offrent des photographies d'un mode de vie aujourd'hui révolu.

Ainsi le domaine des haras nationaux de Gelos, établi dans un ancien château de campagne du XVIII^{ème} siècle, est une création voulue par Napoléon Bonaparte en 1808. Encore aujourd'hui, il témoigne d'un monde où le cheval est central pour se déplacer, pour chasser, pour se divertir. Cette propriété inscrite au titre des Monuments Historiques, outre le château, conserve un riche héritage équestre avec ses écuries, sellerie, garages pour hippomobiles... L'ensemble est entouré d'un parc où a été préservée une collection d'essences rares et d'arbres remarquables. Ce cadre naturel et historique est l'écrin idéal pour faire résonner le romantisme de « *La Confession d'un enfant du siècle* ».

À la même époque, la place Royale, entourée d'hôtels de luxe, est le lieu de rendez-vous et de promenade de cet univers mondain. Il ne manque qu'un établissement culturel pour répondre aux exigences de ces touristes fortunés. C'est chose faite avec le théâtre Saint-Louis, autrefois Grand Théâtre, édifié en 1862. Le projet initial imagine un complexe ambitieux avec un théâtre, une salle des fêtes, des commerces et un cercle. Devenu hôtel de ville, il conserve cependant son théâtre historique pour lequel, a été créé au cours de l'année 2024, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*. Ce théâtre à l'italienne offre un environnement intimiste idéal pour ce dialogue amoureux écrit en 1845 par Musset.

Enfin, quoi de mieux pour compléter cette trilogie patrimoniale que la *Trinity Church*, chapelle historique d'une « petite Angleterre » qui se développe dans les années 1830 entre la rue Serviez et le Parc Lawrance. Construite en 1868, la *Holy Thinity Church* illustre la présence importante de la colonie britannique. Les nombreux Anglais, Écossais et Américains ont fait de Pau une station climatique de renom au XIX^{ème} siècle. Cet édifice né-gothique, d'une grande sobriété et caractérisé par ses ouvertures en ogive, en est un des témoins. Il connaîtra plusieurs vies. D'un lieu à vocation cultuel, il devient un établissement culturel phare au XX^{ème} siècle avec la Maison des Jeunes et de la Culture Cadier en 1956, puis le cinéma d'art et d'essai Le Méliès dans les années 90. C'est la comédie *Fantasio* qui actera sa récente reconversion en scène de théâtre notamment pour les élèves du Conservatoire à Rayonnement Régional Pau Béarn Pyrénées.



Fronton de l'Hôtel de Ville - Théâtre Saint-Louis
représentant *La Renommée couronnant les arts*.

Fantasio



Comédie en deux actes et en prose d'Alfred de Musset.

Écrite en 1833, publiée en 1834 dans la Revue des deux mondes et représenté pour la première fois remaniée, le 18 août 1866 à la Comédie-Française.

Le Roi de Bavière
Le Prince de Mantoue
Marinoni, son aide de camp
Rutten, secrétaire du roi
Fantasio, jeune gens de la ville
Spark, jeune gens de la ville
Hartman, jeune gens de la ville
Facio, jeune gens de la ville
Officiers, Pages, etc.
Elsbeth, fille du roi de Bavière
La Gouvernante d'Elsbeth

La scène est à Munich.

ACTE I

Scène I - À la cour.

Le roi, entouré de ses courtisans ; Rutten.

Le roi.

Mes amis, je vous ai annoncé, il y a déjà longtemps, les fiançailles de ma chère Elsbeth avec le prince de Mantoue. Je vous annonce aujourd'hui l'arrivée de ce prince ; ce soir peut-être, demain au plus tard, il sera dans ce palais. Que ce soit un jour de fête pour tout le monde ; que les prisons s'ouvrent, et que le peuple passe la nuit dans les divertissements. Rutten, où est ma fille ?

Les courtisans se retirent.

Rutten.

Sire, elle est dans le parc avec sa gouvernante.

Le roi.

Pourquoi ne l'ai-je pas encore vue aujourd'hui ? Est-elle triste ou gaie de ce mariage qui s'apprête ?

Rutten.

Il m'a paru que le visage de la princesse était voilé de quelque mélancolie. Quelle est la jeune fille qui ne rêve pas la veille de ses noces ? La mort de Saint-Jean l'a contrariée.

Le roi.

Y penses-tu ? La mort de mon bouffon ! D'un plaisant de cour bossu et presque aveugle !

Rutten.

La princesse l'aimait.

Le roi.

Dis-moi, Rutten, tu as vu le prince ; quel homme est-ce ? Hélas ! je lui donne ce que j'ai de plus précieux au monde, et je ne le connais point.

Rutten.

Je suis demeuré fort peu de temps à Mantoue.

Le roi.

Parle franchement. Par quels yeux puis-je voir la vérité, si ce n'est par les tiens ?

Rutten.

En vérité, sire, je ne saurais rien dire sur le caractère et l'esprit du noble prince.

Le roi.

En est-il ainsi ? Tu hésites, toi, courtisan ! De combien d'éloges l'air de cette chambre serait déjà rempli, de combien d'hyperboles et de métaphores flatteuses, si le prince qui sera demain mon gendre t'avait paru digne de ce titre ! Me serais-je trompé, mon ami ? aurais-je fait en lui un mauvais choix ?

Ruttten.

Sire, le prince passe pour le meilleur des rois.

Le roi.

La politique est une fine toile d'araignée, dans laquelle se débattent bien des pauvres mouches mutilées; je ne sacrifierai le bonheur de ma fille à aucun intérêt.

Ils sortent.

Scène II - Une rue.

Spark, Hartman et Facio.

Buvant autour d'une table.

Hartman.

Puisque c'est aujourd'hui le mariage de la princesse, buvons, fumons, et tâchons de faire du tapage.

Facio.

Il serait bon de nous mêler à tout ce peuple qui court les rues, et d'éteindre quelques lampions sur de bonnes têtes de bourgeois.

Spark.

Allons donc! fumons tranquillement.

Hartman.

Je ne ferai rien tranquillement; dussé-je me faire battant de cloche et me pendre dans le bourdon de l'église, il faut que je carillonne un jour de fête. Où diable est donc Fantasio?

Spark.

Attendons-le; ne faisons rien sans lui.

Facio.

Bah! il nous retrouvera toujours. Il est à se griser dans quelque trou de la rue Basse. Holà, ohé! Un dernier coup! Il lève son verre.

Un Officier, entrant.

Messieurs, je viens vous prier de vouloir bien aller plus loin, si vous ne voulez point être dérangés dans votre gaieté.

Hartman.

Pourquoi, mon capitaine?

L'Officier.

La princesse est dans ce moment sur la terrasse que vous voyez, et vous comprenez aisément qu'il n'est pas convenable que vos cris arrivent jusqu'à elle.

Il sort.

Facio.

Voilà qui est intolérable!

Spark.

Qu'est-ce que cela nous fait de rire ici ou ailleurs?

Hartman.

Qui est-ce qui nous dit qu'ailleurs il nous sera permis de rire? Vous verrez qu'il sortira un drôle en habit vert de tous les pavés de la ville, pour nous prier d'aller rire dans la lune.

Entre Marinoni, couvert d'un manteau.

Spark.

La princesse n'a jamais fait un acte de despotisme de sa vie. Que Dieu la conserve! Si elle ne veut pas qu'on rie, c'est qu'elle est triste, ou qu'elle chante; laissons-la en repos.

Facio.

Humph! voilà un manteau rabattu qui flaire quelque nouvelle. Le gobe-mouche a envie de nous aborder.

Marinoni, approchant.

Je suis un étranger, messieurs; à quelle occasion cette fête?

Spark.

La princesse Elsbeth se marie.

Marinoni.

Ah! ah! c'est une belle femme, à ce que je présume?

Hartman.

Comme vous êtes un bel homme, vous l'avez dit.

Marinoni.

Aimée de son peuple, si j'ose le dire, car il me paraît que tout est illuminé.

Hartman.

Tu ne te trompes pas, brave étranger; tous ces lampions allumés que tu vois, comme tu l'as remarqué sagement, ne sont pas autre chose qu'une illumination.

Marinoni.

Je voulais demander par là si la princesse est la cause de ces signes de joie.

Hartman.

L'unique cause, puissant rhéteur. Nous aurions beau nous marier tous, il n'y aurait aucune espèce de joie dans cette ville ingrate.

Marinoni.

Heureuse la princesse qui sait se faire aimer de son peuple!

Hartman.

Des lampions allumés ne font pas le bonheur d'un peuple, cher homme primitif. Cela n'empêche pas la

susdite princesse d'être fantasque comme
une bergeronnette.

Marinoni.

En vérité! vous avez dit fantasque?

Hartman.

Je l'ai dit, cher inconnu, je me suis servi de ce mot.

Marinoni salue et se retire.

Facio.

À qui diantre en veut ce baragouineur d'italien?
Le voilà qui nous quitte pour aborder un autre
groupe. Il sent l'espion d'une lieue.

Hartman.

Il ne sent rien du tout; il est bête à faire plaisir.

Spark.

Voilà Fantasio qui arrive.

Hartman.

Qu'a-t-il donc? Il se dandine comme un conseiller
de justice. Ou je me trompe fort, ou quelque lubie
mûrit dans sa cervelle.

Facio.

Eh bien! ami, que ferons-nous de cette belle soirée?
Fantasio, entrant.

Tout absolument, hors un roman nouveau.

Facio.

Je dis qu'il faudrait nous lancer dans cette canaille,
et nous divertir un peu.

Fantasio.

L'important serait d'avoir des nez de carton
et des pétards.

Hartman.

Prendre la taille aux filles, tirer les bourgeois
par la queue et casser les lanternes. Allons,
partons, voilà qui est dit.

Fantasio.

Il était une fois un roi de Perse...

Hartman.

Viens donc, Fantasio.

Fantasio.

Je n'en suis pas, je n'en suis pas.

Hartman.

Pourquoi?

Fantasio.

Donnez-moi un verre de ça. Il boit.

Hartman.

Tu as le mois de mai sur les joues.

Fantasio.

C'est vrai; et le mois de janvier dans le cœur.

Ma tête est comme une vieille cheminée sans feu : il n'y a que du vent et des cendres. Ouf ! Il s'assoit. Que cela m'ennuie que tout le monde s'amuse ! Je voudrais que ce grand ciel si lourd fût un immense bonnet de coton, pour envelopper jusqu'aux oreilles cette sotte ville et ses sots habitants. Allons, voyons ! dites-moi, de grâce, un calembour usé, quelque chose de bien rebattu.

Hartman.

Pourquoi ?

Fantasio.

Pour que je rie. Je ne ris plus de ce qu'on invente ; peut-être que je rirai de ce que je connais.

Hartman.

Tu me parais un tant soit peu misanthrope et enclin à la mélancolie.

Fantasio.

Du tout ; c'est que je viens de chez ma maîtresse.

Facio.

Oui ou non, es-tu des nôtres ?

Fantasio.

Je suis des vôtres, si vous êtes des miens ; restons un peu ici à parler de choses et d'autres, en regardant nos habits neufs.

Facio.

Non, ma foi. Si tu es las d'être debout, je suis las d'être assis ; il faut que je m'évertue en plein air.

Fantasio.

Je ne saurais m'évertuer. Je vais fumer sous ces marronniers, avec ce brave Spark, qui va me tenir compagnie. N'est-ce pas, Spark ?

Spark.

Comme tu voudras.

Hartman.

En ce cas, adieu. Nous allons voir la fête.

*Hartman et Facio sortent.
Fantasio s'assied avec Spark.*

Fantasio.

Comme ce soleil couchant est manqué ! La nature est pitoyable ce soir. Regarde-moi un peu cette vallée là-bas, ces quatre ou cinq méchants nuages qui grimpent sur cette montagne. Je faisais des paysages comme celui-là quand j'avais douze ans, sur la couverture de mes livres de classe.

Spark.

Quel bon tabac ! quelle bonne bière ! Je dois bien t'ennuyer, Spark ?

Spark.

Non ; pourquoi cela ?

Fantasio.

Toi, tu m'ennuies horriblement. Cela ne te fait rien de voir tous les jours la même figure ? Que diable Hartman et Facio s'en vont-ils faire dans cette fête ?

Spark.

Ce sont deux gaillards actifs, et qui ne sauraient rester en place.

Fantasio.

Quelle admirable chose que les Mille et une Nuits !
Ô Spark, mon cher Spark, si tu pouvais me transporter en Chine ! Si je pouvais seulement sortir de ma peau pendant une heure ou deux !
Si je pouvais être ce monsieur qui passe !

Spark.

Cela me paraît assez difficile.

Fantasio.

Ce monsieur qui passe est charmant ; regarde :
quelle belle culotte de soie ! quelles belles fleurs rouges sur son gilet ! Ses breloques de montre battent sur sa panse, en opposition avec les Basques de son habit qui voltigent sur ses mollets.
Je suis sûr que cet homme-là a dans la tête un millier d'idées qui me sont absolument étrangères ; son essence lui est particulière. Hélas ! tout ce que les hommes se disent entre eux se ressemble ; les idées qu'ils échangent sont presque toujours les mêmes dans toutes leurs conversations ; mais, dans l'intérieur de toutes ces machines isolées, quels replis, quels compartiments secrets ! C'est tout un monde que chacun porte en lui ! un monde ignoré qui naît et qui meurt en silence ! Quelles solitudes que tous ces corps humains !

Spark.

Bois donc, désœuvré, au lieu de te creuser la tête.

Fantasio.

Il n'y a qu'une chose qui m'ait amusé depuis trois jours : c'est que mes créanciers ont obtenu un arrêt contre moi, et que si je mets les pieds dans ma maison, il va arriver quatre estafiers qui me prendront au collet.

Spark.

Voilà qui est fort gai, en effet. Où coucheras-tu ce soir ?

Fantasio.

Chez la première venue. Te figures-tu que mes meubles se vendent demain matin ? Nous en achèterons quelques-uns, n'est-ce pas ?

Spark.

Manques-tu d'argent, Henri? Veux-tu ma bourse?

Fantasio.

Imbécile! si je n'avais pas d'argent, je n'aurais pas de dettes. J'ai envie de prendre pour maîtresse une fille d'opéra.

Spark.

Cela t'ennuiera à périr.

Fantasio.

Pas du tout; mon imagination se remplira de pirouettes et de souliers de satin blanc; il y aura un gant à moi sur la banquette du balcon depuis le premier janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre, et je fredonnerai des solos de clarinette dans mes rêves, en attendant que je meure d'une indigestion de fraises dans les bras de ma bien-aimée. Remarques-tu une chose, Spark? C'est que nous n'avons point d'état; nous n'exerçons aucune profession.

Spark.

C'est là ce qui t'attriste?

Fantasio.

Il n'y a point de maître d'armes mélancolique.

Spark.

Tu me fais l'effet d'être revenu de tout.

Fantasio.

Ah! pour être revenu de tout, mon ami, il faut être allé dans bien des endroits.

Spark.

Eh bien donc?

Fantasio.

Eh bien donc! où veux-tu que j'aille? Regarde cette vieille ville enfumée; il n'y a pas de places, de rues, de ruelles où je n'aie rôdé trente fois; il n'y a pas de pavés où je n'aie trainé ces talons usés, pas de maisons où je ne sache quelle est la fille ou la vieille femme dont la tête stupide se dessine éternellement à la fenêtre; je ne saurais faire un pas sans marcher sur mes pas d'hier; eh bien! Mon cher ami, cette ville n'est rien auprès de ma cervelle. Tous les recoins m'en sont cent fois plus connus; toutes les rues, tous les trous de mon imagination sont cent fois plus fatigués; je m'y suis promené en cent fois plus de sens, dans cette cervelle délabrée, moi son seul habitant! je m'y suis grisé dans tous les cabarets; je m'y suis roulé comme un roi absolu dans un carrosse doré; j'y ai trotté en bon bourgeois sur une mule pacifique, et je n'ose seulement pas maintenant y entrer comme un voleur, une lanterne sourde à la main.

Spark.

Je ne comprends rien à ce travail perpétuel sur toi-même ; moi, quand je fume, par exemple, ma pensée se fait fumée de tabac ; quand je bois, elle se fait vin d'Espagne ou bière de Flandre ; quand je baise la main de ma maîtresse, elle entre par le bout de ses doigts effilés pour se répandre dans tout son être sur des courants électriques ; il me faut le parfum d'une fleur pour me distraire, et de tout ce que renferme l'universelle nature, le plus chétif objet suffit pour me changer en abeille et me faire voltiger çà et là avec un plaisir toujours nouveau.

Fantasio.

Tranchons le mot, tu es capable de pêcher à la ligne.

Spark.

Si cela m'amuse, je suis capable de tout.

Fantasio.

Même de prendre la lune avec les dents ?

Spark.

Cela ne m'amuserait pas.

Fantasio.

Ah ! ah ! qu'en sais-tu ? Prendre la lune avec les dents n'est pas à dédaigner. Allons jouer au trente et quarante.

Spark.

Non, en vérité.

Fantasio.

Pourquoi ?

Spark.

Parce que nous perdriions notre argent.

Fantasio.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que tu vas imaginer là ! Tu ne sais quoi inventer pour te torturer l'esprit. Tu vois donc tout en noir, misérable ? Perdre notre argent ! tu n'as donc dans le cœur ni foi en Dieu ni espérance ? Tu es donc un athée épouvantable, capable de me dessécher le cœur et de me désabuser de tout, moi qui suis plein de sève et de jeunesse !

Il se met à danser.

Spark.

En vérité, il y a de certains moments où je ne jurerais pas que tu n'es pas fou.

Fantasio, dansant toujours.

Qu'on me donne une cloche ! une cloche de verre !

Spark.

À propos de quoi une cloche ?

Fantasio.

Jean-Paul n'a-t-il pas dit qu'un homme absorbé par une grande pensée est comme un plongeur sous sa cloche, au milieu du vaste Océan? Je n'ai point de cloche, Spark, point de cloche, et je danse comme Jésus-Christ sur le vaste Océan.

Spark.

Fais-toi journaliste ou homme de lettres, Henri; c'est encore le plus efficace moyen qui nous reste de désopiler la misanthropie et d'amortir l'imagination.

Fantasio.

Oh! je voudrais me passionner pour un homard à la moutarde, pour une grisette, pour une classe de minéraux! Spark! essayons de bâtir une maison à nous deux.

Spark.

Pourquoi n'écris-tu pas tout ce que tu rêves? Cela ferait un joli recueil.

Fantasio.

Un sonnet vaut mieux qu'un long poème, et un verre de vin vaut mieux qu'un sonnet. Il boit.

Spark.

Pourquoi ne voyages-tu pas? Va en Italie.

Fantasio.

J'y ai été.

Spark.

Eh bien! est-ce que tu ne trouves pas ce pays-là beau?

Fantasio.

Il y a une quantité de mouches grosses comme des hannetons qui vous piquent toute la nuit.

Spark.

Va en France.

Fantasio.

Il n'y a pas de bon vin du Rhin à Paris.

Spark.

Va en Angleterre.

Fantasio.

J'y suis. Est-ce que les Anglais ont une patrie? J'aime autant les voir ici que chez eux.

Spark.

Va donc au diable, alors!

Fantasio.

Oh! s'il y avait un diable dans le ciel! s'il y avait un enfer, comme je me brûlerais la cervelle pour aller voir tout ça! Quelle misérable chose que l'homme! Ne pas pouvoir seulement sauter par sa fenêtre sans se casser les jambes! être obligé de jouer du violon dix

ans pour devenir un musicien passable ! Apprendre pour être peintre, pour être palefrenier ! Apprendre pour faire une omelette ! Tiens, Spark, il me prend des envies de m'asseoir sur un parapet, de regarder couler la rivière, et de me mettre à compter un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, et ainsi de suite jusqu'au jour de ma mort.

Spark.

Ce que tu dis là ferait rire bien des gens ; moi, cela me fait frémir : c'est l'histoire du siècle entier.

L'éternité est une grande aire, d'où tous les siècles, comme de jeunes aiglons, se sont envolés tour à tour pour traverser le ciel et disparaître ; le nôtre est arrivé à son tour au bord du nid ; mais on lui a coupé les ailes, et il attend la mort en regardant l'espace dans lequel il ne peut s'élancer.

Fantasio, chantant.

Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme, car l'âme est immortelle, et la vie est un jour.

Connais-tu une plus divine romance que celle-là, Spark ? C'est une romance portugaise.

Elle ne m'est jamais venue à l'esprit sans me donner envie d'aimer quelqu'un.

Spark.

Qui, par exemple ?

Fantasio.

Qui ? je n'en sais rien ; quelque belle fille toute ronde comme les femmes de Miéris ; quelque chose de doux comme le vent d'ouest, de pâle comme les rayons de la lune ; quelque chose de pensif comme ces petites servantes d'auberge des tableaux flamands qui donnent le coup de l'étrier à un voyageur à larges bottes, droit comme un piquet sur un grand cheval blanc. Quelle belle chose que le coup de l'étrier !

Une jeune femme sur le pas de sa porte, le feu allumé qu'on aperçoit au fond de la chambre, le souper préparé, les enfants endormis ; toute la tranquillité de la vie paisible et contemplative dans un coin du tableau ! et là l'homme encore haletant, mais ferme sur sa selle, ayant fait vingt lieues, en ayant trente à faire ; une gorgée d'eau-de-vie, et adieu. La nuit est profonde là-bas, le temps menaçant, la forêt dangereuse ; la bonne femme le suit des yeux une minute, puis elle laisse tomber, en retournant à son feu, cette sublime aumône du pauvre : « Que Dieu le protège ! »

Spark.

Si tu étais amoureux, Henri, tu serais le plus heureux des hommes.

Fantasio.

L'amour n'existe plus, mon cher ami. La religion, sa nourrice, a les mamelles pendantes comme une vieille bourse au fond de laquelle il y a un gros sou. L'amour est une hostie qu'il faut briser en deux au pied d'un autel et avaler ensemble dans un baiser; il n'y a plus d'autel, il n'y a plus d'amour. Vive la nature! il y a encore du vin.

Il boit.

Spark.

Tu vas te griser.

Fantasio.

Je vais me griser, tu l'as dit.

Spark.

Il est un peu tard pour cela.

Fantasio.

Qu'appelles-tu tard? Midi, est-ce tard? Minuit, est-ce de bonne heure? Où prends-tu la journée? Restons là, Spark, je t'en prie. Buvons, causons, analysons, déraisonnons, faisons de la politique; imaginons des combinaisons de gouvernement; attrapons tous les hannetons qui passent autour de cette chandelle, et mettons-les dans nos poches. Sais-tu que les canons à vapeur sont une belle chose en matière de philanthropie?

Spark.

Comment l'entends-tu?

Fantasio.

Il y avait une fois un roi qui était très sage, très sage, très heureux, très heureux...

Spark.

Après?

Fantasio.

La seule chose qui manquait à son bonheur, c'était d'avoir des enfants. Il fit faire des prières publiques dans toutes les mosquées.

Spark.

À quoi en veux-tu venir?

Fantasio.

Je pense à mes chères Mille et Une Nuits.

C'est comme cela qu'elles commencent toutes. Tiens,

Spark, je suis gris. Il faut que je fasse quelque chose.

Tra la, tra la! Allons, levons-nous! Un enterrement passe. Ohé! braves gens, qui enterrez-vous là?

Ce n'est pas maintenant l'heure d'enterrer proprement.

Les porteurs.

Nous enterrons Saint-Jean.

Fantasio.

Saint-Jean est mort ? Le bouffon du roi est mort ?

Qui a pris sa place ? Le ministre de la Justice ?

Les porteurs.

Sa place est vacante, vous pouvez la prendre
si vous voulez.

Ils sortent.

Spark.

Voilà une insolence que tu t'es bien attirée.

À quoi penses-tu, d'arrêter ces gens ?

Fantasio.

Il n'y a rien là d'insolent. C'est un conseil d'ami
que m'a donné cet homme, et que je vais suivre
à l'instant.

Spark.

Tu vas te faire bouffon de cour ?

Fantasio.

Cette nuit même, si l'on veut de moi. Puisque je
ne puis coucher chez moi, je veux me donner la
représentation de cette royale comédie qui
se jouera demain, et de la loge du roi lui-même.

Spark.

Comme tu es fin ! On te reconnaîtra, et
les laquais te mettront à la porte ; n'es-tu pas
filleul de la feue reine !

Fantasio.

Comme tu es bête ! je me mettrai une bosse et
une perruque rousse comme la portait Saint-Jean,
et personne ne me reconnaîtra, quand j'aurai trois
douzaines de parrains à mes trousses. Il frappe
à une boutique. Hé ! brave homme, ouvrez-moi,
si vous n'êtes pas sorti, vous, votre femme
et vos petits chiens !

Un tailleul, ouvrant la boutique.

Que demande Votre Seigneurie ?

Fantasio.

N'êtes-vous pas tailleur de la cour ?

Le tailleur.

Pour vous servir.

Fantasio.

Est-ce vous qui habilliez Saint-Jean ?

Le tailleur.

Oui, monsieur.

Fantasio.

Vous le connaissiez ? Vous savez de quel côté était
sa bosse, comment il frisait sa moustache,
et quelle perruque il portait ?

Le tailleur.

Hé! hé! monsieur veut rire.

Fantasio.

Homme, je ne veux point rire; entre dans ton arrière-boutique; et si tu ne veux être empoisonné demain dans ton café au lait, songe à être muet comme la tombe sur tout ce qui va se passer ici.

*Il sort avec le tailleur;
Spark le suit.*

Scène III - Une auberge sur la route de Munich.

Entrent le prince de Mantoue et Marinoni.

Le prince.

Eh bien, colonel?

Marinoni.

Altesse?

Le prince.

Eh bien, Marinoni?

Marinoni.

Mélancolique, fantasque, d'une joie folle, soumise à son père, aimant beaucoup les pois verts.

Le prince.

Écris cela; je ne comprends clairement que les écritures moulées en bâtarde.

Marinoni, écrivant.

Mélanco...

Le prince.

Écris à voix basse :

je rêve à un projet d'importance depuis mon dîner.

Marinoni.

Voilà, Altesse, ce que vous demandez.

Le prince.

C'est bien; je te nomme mon ami intime; je ne connais pas dans tout mon royaume de plus belle écriture que la tienne. Assieds-toi à quelque distance. Vous pensez donc, mon ami, que le caractère de la princesse, ma future épouse, vous est secrètement connu?

Marinoni.

Oui, Altesse; j'ai parcouru les alentours du palais, et ces tablettes renferment les principaux traits des conversations différentes dans lesquelles je me suis immiscé.

Le prince, se mirant.

Il me semble que je suis poudré comme un homme de la dernière classe.

Marinoni.

L'habit est magnifique.

Le prince.

Que dirais-tu, Marinoni, si tu voyais ton maître revêtir un simple frac olive ?

Marinoni.

Son Altesse se rit de ma crédulité.

Le prince.

Non, colonel. Apprends que ton maître est le plus romanesque des hommes.

Marinoni.

Romanesque, Altesse ?

Le prince.

Oui, mon ami (je t'ai accordé ce titre) ; l'important projet que je médite est inouï dans ma famille ; je prétends arriver à la cour du roi mon beau-père dans l'habillement d'un simple aide de camp ; ce n'est pas assez d'avoir envoyé un homme de ma maison recueillir les bruits sur la future princesse de Mantoue (et cet homme, Marinoni, c'est toi-même), je veux encore observer par mes yeux.

Marinoni.

Est-il vrai, altesse ?

Le prince.

Ne reste pas pétrifié. Un homme tel que moi ne doit avoir pour ami intime qu'un esprit vaste et entreprenant.

Marinoni.

Une seule chose me paraît s'opposer au dessein de Votre Altesse.

Le prince.

Laquelle ?

Marinoni.

L'idée d'un tel travestissement ne pouvait appartenir qu'au prince glorieux qui nous gouverne. Mais si mon gracieux souverain est confondu parmi l'état-major, à qui le roi de Bavière fera-t-il les honneurs d'un festin splendide qui doit avoir lieu dans la galerie ?

Le prince.

Tu as raison ; si je me déguise, il faut que quelqu'un prenne ma place. Cela est impossible, Marinoni ; je n'avais pas pensé à cela.

Marinoni.

Pourquoi impossible, Altesse ?

Le prince.

Je puis bien abaisser la dignité princière jusqu'au grade de colonel ; mais comment peux-tu croire que je consentirais à élever jusqu'à mon rang un homme

quelconque ? Penses-tu d'ailleurs que mon futur beau-père me le pardonnerait ?

Marinoni.

Le Roi passe pour un homme de beaucoup de sens et d'esprit, avec une humeur agréable.

Le prince.

Ah ! ce n'est pas sans peine que je renonce à mon projet. Pénétrer dans cette cour nouvelle sans faste et sans bruit, observer tout, approcher de la princesse sous un faux nom, et peut-être m'en faire aimer ! Oh ! je m'égare ; cela est impossible. Marinoni, mon ami, essaye mon habit de cérémonie ; je ne saurais y résister.

Marinoni, s'inclinant.

Altesse !

Le prince.

Penses-tu que les siècles futurs oublieront une pareille circonstance ?

Marinoni.

Jamais, gracieux prince.

Le prince.

Viens essayer mon habit.

Ils sortent.

ACTE II

Scène I - Le jardin du roi de Bavière.

Entrent Elsbeth et sa gouvernante.

La gouvernante.

Mes pauvres yeux en ont pleuré, pleuré un torrent du ciel.

Elsbeth.

Tu es si bonne ! Moi aussi j'aimais Saint-Jean ; il avait tant d'esprit ! Ce n'était point un bouffon ordinaire.

La gouvernante.

Dire que le pauvre homme est allé là-haut la veille de vos fiançailles ! Lui qui ne parlait que de vous à dîner et à souper, tant que le jour durait. Un garçon si gai, si amusant, qu'il faisait aimer la laideur, et que les yeux le cherchaient toujours en dépit d'eux-mêmes !

Elsbeth.

Ne me parle pas de mon mariage ; c'est encore là un plus grand malheur.

La gouvernante.

Ne savez-vous pas que le prince de Mantoue arrive aujourd'hui ? On dit que c'est un Amadis.

Elsbeth.

Que dis-tu là, ma chère ! Il est horrible et idiot, tout le monde le sait déjà ici.

La gouvernante.

En vérité ? on m'avait dit que c'était un Amadis.

Elsbeth.

Je ne demandais pas un Amadis, ma chère ; mais cela est cruel, quelquefois, de n'être qu'une fille de roi. Mon père est le meilleur des hommes ; le mariage qu'il prépare assure la paix de son royaume ; il recevra en récompense la bénédiction d'un peuple ; mais moi, hélas ! j'aurai la sienne, et rien de plus.

La gouvernante.

Comme vous parlez tristement !

Elsbeth.

Si je refusais le prince, la guerre serait bientôt recommencée ; quel malheur que ces traités de paix se signent toujours avec des larmes ! Je voudrais être une forte tête, et me résigner à épouser le premier venu, quand cela est nécessaire en politique. Être la mère d'un peuple, cela console les grands cœurs, mais non les têtes faibles. Je ne suis qu'une pauvre rêveuse ; peut-être la faute en est-elle à tes romans, tu en as toujours dans tes poches.

La gouvernante.

Seigneur ! n'en dites rien.

Elsbeth.

J'ai peu connu la vie, et j'ai beaucoup rêvé.

La gouvernante.

Si le prince de Mantoue est tel que vous le dites, Dieu ne laissera pas cette affaire-là s'arranger, j'en suis sûre.

Elsbeth.

Tu crois ! Dieu laisse faire les hommes, ma pauvre amie, et il ne fait guère plus de cas de nos plaintes que du bêlement d'un mouton.

La gouvernante.

Je suis sûre que si vous refusiez le prince, votre père ne vous forcerait pas.

Elsbeth.

Non, certainement, il ne me forcerait pas ; et c'est pour cela que je me sacrifie. Veux-tu que j'aille dire à mon père d'oublier sa parole, et de rayer d'un trait de plume son nom respectable sur un contrat qui fait des milliers d'heureux ? Qu'importe qu'il fasse une malheureuse ? Je laisse mon bon père être un bon roi.

La gouvernante.

Hi ! hi !

Elle pleure.

Elsbeth.

Ne pleure pas sur moi, ma bonne ; tu me ferais peut-être pleurer moi-même, et il ne faut pas qu'une royale fiancée ait les yeux rouges. Ne t'afflige pas de tout cela. Après tout, je serai une reine, c'est peut-être amusant ; je prendrai peut-être goût à mes parures, que sais-je ? À mes carrosses, à ma nouvelle cour ; heureusement qu'il y a pour une princesse autre chose dans le mariage qu'un mari. Je trouverai peut-être le bonheur au fond de ma corbeille de noces.

La gouvernante.

Vous êtes un vrai agneau pascal.

Elsbeth.

Tiens, ma chère, commençons toujours par en rire, quitte à en pleurer quand il en sera temps. On dit que le prince de Mantoue est la plus ridicule chose du monde.

La gouvernante.

Si Saint-Jean était là !

Elsbeth.

Ah ! Saint-Jean, Saint-Jean !

La gouvernante.

Vous l'aimiez beaucoup, mon enfant.

Elsbeth.

Cela est singulier : son esprit m'attachait à lui avec des fils imperceptibles qui semblaient venir de mon cœur ; sa perpétuelle moquerie de mes idées romanesques me plaisait à l'excès, tandis que je ne puis supporter qu'avec peine bien des gens qui abondent dans mon sens ; je ne sais ce qu'il y avait autour de lui, dans ses yeux, dans ses gestes, dans la manière dont il prenait son tabac. C'était un homme bizarre ; tandis qu'il me parlait, il me passait devant les yeux des tableaux délicieux ; sa parole donnait la vie, comme par enchantement, aux choses les plus étranges.

La gouvernante.

C'était un vrai Triboulet.

Elsbeth.

Je n'en sais rien ; mais c'était un diamant d'esprit.

La gouvernante.

Voilà des pages qui vont et viennent ; je crois que le prince ne va pas tarder à se montrer ; il faudrait retourner au palais pour vous habiller.

Elsbeth.

Je t'en supplie, laisse-moi un quart d'heure encore ;
va préparer ce qu'il me faut : hélas ! ma chère, je
n'ai plus longtemps à rêver.

La gouvernante.

Seigneur, est-il possible que ce mariage se fasse, s'il
vous déplaît ? Un père sacrifier sa fille ! le roi serait
un véritable Jephté, s'il le faisait.

Elsbeth.

Ne dis pas de mal de mon père ; va, ma chère,
prépare ce qu'il me faut.

La Gouvernante sort.

Elsbeth, seule.

Il me semble qu'il y a quelqu'un derrière ces
bosquets. Est-ce le fantôme de mon pauvre bouffon
que j'aperçois dans ces bluets, assis sur la prairie ?
Répondez-moi ; qui êtes-vous ? que faites-vous là,
à cueillir ces fleurs ?

Elle s'avance vers un tertre.

Fantasio.

*Assis, vêtu en bouffon, avec
une bosse et une perruque.*

Je suis un brave cueilleur de fleurs, qui souhaite le
bonjour à vos beaux yeux.

Elsbeth.

Que signifie cet accoutrement ? qui êtes-vous pour
venir parodier sous cette large perruque un homme
que j'ai aimé ? Êtes-vous écolier en bouffonnerie ?

Fantasio.

Plaise à votre altesse Sérénissime, je suis
le nouveau bouffon du roi ; le majordome m'a
reçu favorablement ; je suis présenté au valet de
chambre ; les marmitons me protègent depuis hier
au soir, et je cueille modestement des fleurs en
attendant qu'il me vienne de l'esprit.

Elsbeth.

Cela me paraît douteux, que vous ne cueilliez
jamais cette fleur-là.

Fantasio.

Pourquoi ? L'esprit peut venir à un homme vieux,
tout comme à une jeune fille. Cela est si difficile
quelquefois de distinguer un trait spirituel d'une
grosse sottise ! Beaucoup parler, voilà l'important ;
le plus mauvais tireur de pistolet peut attraper la
mouche, s'il tire sept cent quatre-vingts coups à la
minute, tout aussi bien que le plus habile homme
qui n'en tire qu'un ou deux biens ajustés.

Je ne demande qu'à être nourri convenablement pour la grosseur de mon ventre, et je regarderai mon ombre au soleil pour voir si ma perruque pousse.

Elsbeth.

En sorte que vous voilà revêtu des dépouilles de Saint-Jean ? Vous avez raison de parler de votre ombre ; tant que vous aurez ce costume, elle lui ressemblera toujours, je crois, plus que vous.

Fantasio.

Je fais en ce moment une élégie qui décidera de mon sort.

Elsbeth.

En quelle façon ?

Fantasio.

Elle prouvera clairement que je suis le premier homme du monde, ou bien elle ne vaudra rien du tout. Je suis en train de bouleverser l'univers pour le mettre en acrostiche ; la lune, le soleil et les étoiles se battent pour entrer dans mes rimes, comme des écoliers à la porte d'un théâtre de mélodrames.

Elsbeth.

Pauvre homme ! quel métier tu entreprends ! faire de l'esprit à tant par heure ! N'as-tu ni bras ni jambes, et ne ferais-tu pas mieux de labourer la terre que ta propre cervelle ?

Fantasio.

Pauvre petite ! quel métier vous entreprenez ! épouser un sot que vous n'avez jamais vu ! N'avez-vous ni cœur ni tête, et ne feriez-vous pas mieux de vendre vos robes que votre corps ?

Elsbeth.

Voilà qui est hardi, monsieur le nouveau venu !

Fantasio.

Comment appelez-vous cette fleur-là, s'il vous plaît ?

Elsbeth.

Une tulipe. Que veux-tu prouver ?

Fantasio.

Une tulipe rouge, ou une tulipe bleue ?

Elsbeth.

Bleue, à ce qu'il me semble.

Fantasio.

Point du tout, c'est une tulipe rouge.

Elsbeth.

Veux-tu mettre un habit neuf à une vieille sentence ?

Tu n'en as pas besoin pour dire que des goûts et des couleurs il n'en faut pas disputer.

Fantasio.

Je ne dispute pas ; je vous dis que cette tulipe est une tulipe rouge, et cependant je conviens qu'elle est bleue.

Elsbeth.

Comment arranges-tu cela ?

Fantasio.

Comme votre contrat de mariage. Qui peut savoir sous le soleil s'il est né bleu ou rouge ? Les tulipes elles-mêmes n'en savent rien. Les jardiniers et les notaires font des greffes si extraordinaires, que les pommes deviennent des citrouilles, et que les chardons sortent de la mâchoire de l'âne pour s'inonder de sauce dans le plat d'argent d'un évêque. Cette tulipe que voilà s'attendait bien à être rouge ; mais on l'a mariée ; elle est tout étonnée d'être bleue ; c'est ainsi que le monde entier se métamorphose sous les mains de l'homme ; et la pauvre dame nature doit se rire parfois au nez de bon cœur, quand elle mire dans ses lacs et dans ses mers son éternelle mascarade. Croyez-vous que ça sentit la rose dans le paradis de Moïse ? Ça ne sentait que le foin vert. La rose est fille de la civilisation ; c'est une marquise comme vous et moi.

Elsbeth.

La pâle fleur de l'aubépine peut devenir une rose, et un chardon peut devenir un artichaut ; mais une fleur ne peut en devenir une autre : ainsi qu'importe à la nature ? On ne la change pas, on l'embellit ou on la tue. La plus chétive violette mourrait plutôt que de céder si l'on voulait, par des moyens artificiels, altérer sa forme d'une étamine.

Fantasio.

C'est pourquoi je fais plus de cas d'une violette que d'une fille de roi.

Elsbeth.

Il y a de certaines choses que les bouffons eux-mêmes n'ont pas le droit de railler ; fais-y attention. Si tu as écouté ma conversation avec ma gouvernante, prends garde à tes oreilles.

Fantasio.

Non pas à mes oreilles, mais à ma langue. Vous vous trompez de sens ; il y a une erreur de sens dans vos paroles.

Elsbeth.

Ne me fais pas de calembour, si tu veux gagner ton argent, et ne me compare pas à des tulipes, si tu ne veux gagner autre chose.

Fantasio.

Qui sait ? Un calembour console de bien des chagrins ; et jouer avec les mots est un moyen comme un autre de jouer avec les pensées, les actions et les êtres. Tout est calembour ici-bas, et il est aussi difficile de comprendre le regard d'un enfant de quatre ans que le galimatias de trois drames modernes.

Elsbeth.

Tu me fais l'effet de regarder le monde à travers un prisme tant soit peu changeant.

Fantasio.

Chacun a ses lunettes ; mais personne ne sait au juste de quelle couleur en sont les verres. Qui est-ce qui pourra me dire au juste si je suis heureux ou malheureux, bon ou mauvais, triste ou gai, bête ou spirituel ?

Elsbeth.

Tu es laid, du moins ; cela est certain.

Fantasio.

Pas plus certain que votre beauté. Voilà votre père qui vient avec votre futur mari. Qui est-ce qui peut savoir si vous l'épouserez ?

Il sort.

Elsbeth.

Puisque je ne puis éviter la rencontre du prince de Mantoue, je ferai aussi bien d'aller au-devant de lui. Entrent le Roi, Marinoni sous le costume de prince, et le Prince vêtu en aide de camp.

Le roi.

Prince, voici ma fille. Pardonnez-lui cette toilette de jardinière ; vous êtes ici chez un bourgeois qui en gouverne d'autres, et notre étiquette est aussi indulgente pour nous-mêmes que pour eux.

Marinoni.

Permettez-moi de baiser cette main charmante, Madame, si ce n'est pas une trop grande faveur pour mes lèvres.

La princesse.

Votre Altesse m'excusera si je rentre au palais. Je la verrai, je pense, d'une manière plus convenable à la présentation de ce soir. Elle sort.

Le prince.

La princesse a raison ; voilà une divine pudeur.

Le roi, à Marinoni.

Quel est donc cet aide de camp qui vous suit comme votre ombre ? Il m'est insupportable de l'entendre ajouter une remarque inepte à tout ce que nous disons. Renvoyez-le, je vous en prie.

Marinoni parle bas au Prince.

Le prince, de même.

C'est fort adroit de ta part de lui avoir persuadé de m'éloigner ; je vais tâcher de joindre la princesse et de lui toucher quelques mots délicats sans faire semblant de rien.

Il sort.

Le roi.

Cet aide de camp est un imbécile, mon ami ; que pouvez-vous faire de cet homme-là ?

Marinoni.

Hum ! hum ! Poussons quelques pas plus avant, si Votre Majesté le permet ; je crois apercevoir un kiosque tout à fait charmant dans ce bocage. Ils sortent.

Scène II - Une autre partie du jardin.

Le prince, entrant.

Mon déguisement me réussit à merveille ; j'observe, et je me fais aimer. Jusqu'ici tout va au gré de mes souhaits ; le père me paraît un grand roi, quoique trop sans façon, et je m'étonnerais si je ne lui avais plu tout d'abord. J'aperçois la princesse qui rentre au palais ; le hasard me favorise singulièrement.

Elsbeth entre ; le prince l'aborde.

Altesse, permettez à un fidèle serviteur de votre futur époux de vous offrir les félicitations sincères que son cœur humble et dévoué ne peut contenir en vous voyant. Heureux les grands de la terre ! ils peuvent vous épouser, moi je ne le puis pas ; cela m'est tout à fait impossible ; je suis d'une naissance obscure ; je n'ai pour tout bien qu'un nom redoutable à l'ennemi ; un cœur pur et sans tache bat sous ce modeste uniforme ; je suis un pauvre soldat criblé de balles des pieds à la tête ; je n'ai pas un ducat ; je suis solitaire et exilé de ma terre natale comme de ma patrie céleste, c'est-à-dire du paradis de mes rêves ; je n'ai pas un cœur de femme à presser sur mon cœur ; je suis maudit et silencieux.

Elsbeth.

Que me voulez-vous, mon cher monsieur ?

Êtes-vous fou, ou demandez-vous l'aumône ?

Le prince.

Qu'il serait difficile de trouver des paroles pour exprimer ce que j'éprouve ! Je vous ai vue passer toute seule dans cette allée ; j'ai cru qu'il était de

mon devoir de me jeter à vos pieds, et de vous offrir ma compagnie jusqu'à la poterne.

Elsbeth.

Je vous suis obligée ; rendez-moi le service de me laisser tranquille.

Elle sort.

Le prince, seul.

Aurais-je eu tort de l'aborder ? Il le fallait cependant, puisque j'ai le projet de la séduire sous mon habit supposé. Oui, j'ai bien fait de l'aborder. Cependant, elle m'a répondu d'une manière désagréable. Je n'aurais peut-être pas dû lui parler si vivement. Il le fallait pourtant bien, puisque mon mariage est presque assuré, et que je suis censé devoir supplanter Marinoni, qui me remplace.

J'ai eu raison de lui parler vivement.

Mais la réponse est désagréable. Aurait-elle un cœur dur et faux ? Il serait bon de sonder adroitement la chose.

Il sort.

Scène III - Une antichambre.

Fantasio.

Couché sur un tapis.

Quel métier délicieux que celui de bouffon ! J'étais gris, je crois, hier soir, lorsque j'ai pris ce costume et que je me suis présenté au palais ; mais, en vérité, jamais la saine raison ne m'a rien inspiré qui valût cet acte de folie. J'arrive, et me voilà reçu, choyé, enregistré, et ce qu'il y a de mieux encore, oublié.

Je vais et viens dans ce palais comme si je l'avais habité toute ma vie. Tout à l'heure, j'ai rencontré le roi ; il n'a pas même eu la curiosité de me regarder ; son bouffon étant mort, on lui a dit : « Sire, en voilà un autre. » C'est admirable ! Dieu merci, voilà ma cervelle à l'aise, je puis faire toutes les balivernes possibles sans qu'on ne me dise rien pour m'en empêcher ; je suis un des animaux domestiques du roi de Bavière, et si je veux, tant que je garderai ma bosse et ma perruque, on me laissera vivre jusqu'à ma mort entre un épagneul et une pintade. En attendant, mes créanciers peuvent se casser le nez contre ma porte tout à leur aise.

Je suis aussi bien en sûreté ici sous cette perruque, que dans les Indes occidentales.

N'est-ce pas la princesse que j'aperçois dans la chambre voisine, à travers cette glace ? Elle rajuste

son voile de nocces ; deux longues larmes coulent sur ses joues ; en voilà une qui se détache comme une perle et qui tombe sur sa poitrine. Pauvre petite ! j'ai entendu ce matin sa conversation avec sa gouvernante ; en vérité, c'était par hasard ; j'étais assis sur le gazon, sans autre dessein que celui de dormir. Maintenant la voilà qui pleure et qui ne se doute guère que je la vois encore. Ah ! si j'étais un écolier de rhétorique, comme je réfléchirais profondément sur cette misère couronnée, sur cette pauvre brebis à qui on met un ruban rose au cou pour la mener à la boucherie ! Cette petite fille est sans doute romanesque ; il lui est cruel d'épouser un homme qu'elle ne connaît pas. Cependant elle se sacrifie en silence. Que le hasard soit capricieux ! il faut que je me grise, que je rencontre l'enterrement de Saint-Jean, que je prenne son costume et sa place, que je fasse enfin la plus grande folie de la terre, pour venir voire tomber, à travers cette glace, les deux seules larmes que cette enfant versera peut-être sur son triste voile de fiancée !

Il sort.

Scène IV - Une allée du jardin.

Le prince, Marinoni.

Le prince.

Tu n'es qu'un sot, colonel.

Marinoni.

Votre Altesse se trompe sur mon compte de la manière la plus pénible.

Le prince.

Tu es un maître butor. Ne pouvais-tu pas empêcher cela ? Je te confie le plus grand projet qui se soit enfanté depuis une suite d'années incalculable, et toi, mon meilleur ami, mon plus fidèle serviteur, tu entasses bêtises sur bêtises. Non, non, tu as beau dire, cela n'est point pardonnable.

Marinoni.

Comment pouvais-je empêcher Votre Altesse de s'attirer les désagréments qui sont la suite nécessaire du rôle supposé qu'elle joue ? Vous m'ordonnez de prendre votre nom et de me comporter en véritable prince de Mantoue. Puis-je empêcher le roi de Bavière de faire un affront à mon aide de camp ? Vous aviez tort de vous mêler de nos affaires.

Le prince.

Je voudrais bien qu'un maraud comme toi se mêlât de me donner des ordres.

Marinoni.

Considérez, Altesse, qu'il faut cependant que je sois le prince ou que je sois l'aide de camp. C'est par votre ordre que j'agis.

Le prince.

Me dire que je suis un impertinent en présence de toute la cour, parce que j'ai voulu baiser la main de la princesse ! Je suis prêt à lui déclarer la guerre, et à retourner dans mes États pour me mettre à la tête de mes armées.

Marinoni.

Songez donc, Altesse, que ce mauvais compliment s'adressait à l'aide de camp et non au prince.

Prétendez-vous qu'on vous respecte sous ce déguisement ?

Le prince.

Il suffit. Rends-moi mon habit.

Marinoni.

Ôtant l'habit.

Si mon souverain l'exige, je suis prêt à mourir pour lui.

Le prince.

En vérité, je ne sais que résoudre. D'un côté, je suis furieux de ce qui m'arrive, et d'un autre, je suis désolé de renoncer à mon projet.

La princesse ne paraît pas répondre indifféremment aux mots à double entente dont je ne cesse de la poursuivre. Déjà je suis parvenu deux ou trois fois à lui dire à l'oreille des choses incroyables.

Viens, réfléchissons à tout cela.

Marinoni.

Tenant l'habit.

Que ferai-je, Altesse ?

Le prince.

Remets-le, remets-le, et rentrons au palais.

Ils sortent.

Scène V - La Princesse Elsbeth, le roi.

Le roi.

Ma fille, il faut répondre franchement à ce que je vous demande : ce mariage vous déplaît-il ?

Elsbeth.

C'est à vous, Sire, de répondre vous-même. Il me plaît, s'il vous plaît; il me déplaît, s'il vous déplaît.

Le roi.

Le Prince m'a paru être un homme ordinaire, dont il est difficile de ne rien dire. La sottise de son aide de camp lui fait seule tort dans mon esprit; quant à lui, c'est peut-être un bon prince, mais ce n'est pas un homme élevé. Il n'y a rien en lui qui me repousse ou qui m'attire. Que puis-je te dire là-dessus? Le cœur des femmes a des secrets que je ne puis connaître; elles se font des héros parfois si étranges, elles saisissent si singulièrement un ou deux côtés d'un homme qu'on leur présente, qu'il est impossible de juger pour elles, tant qu'on n'est pas guidé par quelque point tout à fait sensible. Dis-moi donc clairement

ce que tu penses de ton fiancé.

Elsbeth.

Je pense qu'il est prince de Mantoue, et que la guerre recommencera demain entre lui et vous, si je ne l'épouse pas.

Le roi.

Cela est certain, mon enfant.

Elsbeth.

Je pense donc que je l'épouserai, et que la guerre sera finie.

Le roi.

Que les bénédictions de mon peuple te rendent grâces pour ton père! Ô ma fille chérie! je serai heureux de cette alliance; mais je ne voudrais pas voir dans ces beaux yeux bleus cette tristesse qui dément leur résignation.

Réfléchis encore quelques jours.

Il sort. Entre Fantasio.

Elsbeth.

Te voilà, pauvre garçon! comment te plais-tu ici?

Fantasio.

Comme un oiseau en liberté.

Elsbeth.

Tu aurais mieux répondu, si tu avais dit comme un oiseau en cage. Ce palais en est une assez belle; cependant c'en est une.

Fantasio.

La dimension d'un palais ou d'une chambre ne fait pas l'homme plus ou moins libre. Le corps se remue où il peut; l'imagination ouvre quelquefois des ailes grandes comme le ciel dans un cachot grand comme la main.

Elsbeth.

Ainsi donc, tu es un heureux fou ?

Fantasio. Très heureux.

Je fais la conversation avec les petits chiens et les marmitons. Il y a un roquet pas plus haut que cela dans la cuisine, qui m'a dit des choses charmantes.

Elsbeth.

En quel langage ?

Fantasio.

Dans le style le plus pur. Il ne ferait pas une seule faute de grammaire dans l'espace d'une année.

Elsbeth.

Pourrai-je entendre quelques mots de ce style ?

Fantasio.

En vérité, je ne le voudrais pas ; c'est une langue qui est particulière. Il n'y a pas que les roquets qui la parlent ; les arbres et les grains de blé eux-mêmes la savent aussi ; mais les filles de roi ne la savent pas. A quand votre noce ?

Elsbeth.

Dans quelques jours tout sera fini.

Fantasio.

C'est-à-dire tout sera commencé. Je compte vous offrir un présent de ma main.

Elsbeth.

Quel présent ? Je suis curieuse de cela.

Fantasio.

Je compte vous offrir un joli petit serin empaillé, qui chante comme un rossignol.

Elsbeth.

Comment peut-il chanter, s'il est empaillé ?

Fantasio.

Il chante parfaitement.

Elsbeth.

En vérité, tu te moques de moi avec un rare acharnement.

Fantasio.

Point du tout. Mon serin a une petite serinette dans le ventre. On pousse tout doucement un petit ressort sous la patte gauche, et il chante tous les opéras nouveaux, exactement comme mademoiselle Grisi.

Elsbeth.

C'est une invention de ton esprit, sans doute ?

Fantasio.

En aucune façon. C'est un serin de cour ; il y a beaucoup de petites filles très bien élevées qui n'ont pas d'autres procédés que celui-là. Elles ont un petit ressort sous le bras gauche, un joli petit ressort en diamant fin, comme la montre d'un petit-maitre.

Le gouverneur ou la gouvernante fait jouer le ressort, et vous voyez aussitôt les lèvres s'ouvrir avec le sourire le plus gracieux ; une charmante cascade de paroles mielleuses sort avec le plus doux murmure, et toutes les convenances sociales, pareilles à des nymphes légères, se mettent aussitôt à dansoter sur la pointe du pied autour de la fontaine merveilleuse. Le prétendu ouvre des yeux ébahis ; l'assistance chuchote avec indulgence, et le père, rempli d'un secret contentement, regarde avec orgueil les boucles d'or de ses souliers.

Elsbeth.

Tu parais revenir volontiers sur de certains sujets. Dis-moi, bouffon, que t'ont donc fait ces pauvres jeunes filles, pour que tu en fasses si gaiment la satire ? Le respect d'aucun devoir ne peut-il trouver grâce devant toi ?

Fantasio.

Je respecte fort la laideur ; c'est pourquoi je me respecte moi-même si profondément.

Elsbeth.

Tu parais quelquefois en savoir plus que tu n'en dis. D'où viens-tu donc, et qui es-tu, pour que, depuis un jour que tu es ici, tu saches déjà pénétrer des mystères que les princes eux-mêmes ne soupçonneront jamais ? Est-ce à moi que s'adressent tes folies, ou est-ce au hasard que tu parles ?

Fantasio.

C'est au hasard, je parle beaucoup au hasard : c'est mon plus cher confident.

Elsbeth.

Il semble en effet t'avoir appris ce que tu ne devrais pas connaître. Je croirais volontiers que tu épies mes actions et mes paroles.

Fantasio.

Dieu le sait. Que vous importe ?

Elsbeth.

Plus que tu ne peux penser. Tantôt dans cette chambre, pendant que je mettais mon voile, j'ai entendu marcher tout à coup derrière la tapisserie. Je me trompe fort si ce n'était toi qui marchais.

Fantasio.

Soyez sûre que cela reste entre votre mouchoir et moi. Je ne suis pas plus indiscret que je ne suis curieux. Quel plaisir pourraient me faire vos chagrins ? Quel chagrin pourraient me faire vos plaisirs ? Vous êtes ceci, et moi cela. Vous êtes jeune, et moi je suis vieux ; belle, et je suis laid ; riche, et je suis pauvre. Vous voyez bien qu'il n'y a

aucun rapport entre nous. Que vous importe que le hasard ait croisé sur sa grande route deux roues qui ne suivent pas la même ornière, et qui ne peuvent marquer sur la même poussière? Est-ce ma faute s'il m'est tombé, tandis que je dormais, une de vos larmes sur la joue?

Elsbeth.

Tu me parles sous la forme d'un homme que j'ai aimé, voilà pourquoi je t'écoute malgré moi. Mes yeux croient voir Saint-Jean; mais peut-être n'es-tu qu'un espion?

Fantasio.

À quoi cela me servirait-il? Quand il serait vrai que votre mariage vous coûterait quelques larmes, et quand je l'aurais appris par hasard, qu'est-ce que je gagnerais à l'aller raconter? On ne me donnerait pas une pistole pour cela, et on ne vous mettrait pas au cabinet noir. Je comprends très bien qu'il doit être assez ennuyeux d'épouser le prince de Mantoue. Mais après tout, ce n'est pas moi qui en suis chargé. Demain ou après-demain vous serez partie pour Mantoue avec votre robe de noce, et moi je serai encore sur ce tabouret avec mes vieilles chausses. Pourquoi voulez-vous que je vous en veuille? Je n'ai pas de raison pour désirer votre mort; vous ne m'avez jamais prêté d'argent.

Elsbeth.

Mais si le hasard t'a fait voir ce que je veux qu'on ignore, ne dois-je pas te mettre à la porte, de peur de nouvel accident?

Fantasio.

Avez-vous le dessein de me comparer à un confident de tragédie, et craignez-vous que je ne suive votre ombre en déclamant! Ne me chassez pas, je vous en prie. Je m'amuse beaucoup ici. Tenez, voilà votre gouvernante qui arrive avec des mystères plein ses poches. La preuve que je ne l'écouterai pas, c'est que je m'en vais à l'office manger une aile de pluvier que le majordome a mise de côté pour sa femme.

Il sort.

La gouvernante, entrant.

Savez-vous une chose terrible, ma chère Elsbeth?

Elsbeth.

Que veux-tu dire? Tu es toute tremblante.

La gouvernante.

Le Prince n'est pas le prince, ni l'aide de camp non plus. C'est un vrai conte de fées.

Elsbeth.

Quel imbroglio me fais-tu là ?

La gouvernante.

Chut ! chut ! C'est un des officiers du prince lui-même qui vient de me le dire. Le prince de Mantoue est un véritable Almaviva ; il est déguisé et caché parmi les aides de camp ; il a voulu sans doute chercher à vous voir et à vous connaître d'une manière féérique. Il est déguisé, le digne seigneur, il est déguisé, comme Lindor ; celui qu'on vous a présenté comme votre futur époux n'est qu'un aide de camp nommé Marinoni.

Elsbeth.

Cela n'est pas possible !

La gouvernante.

Cela est certain, certain mille fois. Le digne homme est déguisé ; il est impossible de le reconnaître ; c'est une chose extraordinaire.

Elsbeth.

Tu tiens cela, dis-tu, d'un officier ?

La gouvernante.

D'un officier du prince. Vous pouvez le lui demander à lui-même.

Elsbeth.

Et il ne t'a pas montré parmi les aides de camp le véritable prince de Mantoue ?

La gouvernante.

Figurez-vous qu'il en tremblait lui-même, le pauvre homme, de ce qu'il me disait. Il ne m'a confié son secret que parce qu'il désire vous être agréable et qu'il savait que je vous préviendrais. Quant à Marinoni, cela est positif ; mais, pour ce qui est du prince véritable, il ne me l'a pas montré.

Elsbeth.

Cet officier.

Entre un page.

La gouvernante.

Qu'y a-t-il, Flamel ? Tu parais hors d'haleine.

Le page.

Ah ! madame, c'est une chose à en mourir de rire. Je n'ose parler devant Votre Altesse.

Elsbeth.

Parle ; qu'y a-t-il encore de nouveau ?

Le page.

Au moment où le prince de Mantoue entrait à cheval dans la cour, à la tête de son état-major, sa perruque s'est enlevée dans les airs et a disparu tout à coup.

Elsbeth.

Pourquoi cela ? Quelle niaiserie.

Le page.

Madame, je veux mourir si ce n'est pas la vérité. La perruque s'est enlevée en l'air au bout d'un hameçon. Nous l'avons retrouvée dans l'office, à côté d'une bouteille cassée ; on ignore qui a fait cette plaisanterie. Mais le duc n'en est pas moins furieux, et il a juré que si l'auteur n'en est pas puni de mort, il déclarera la guerre au roi votre père et mettra tout à feu et à sang.

Elsbeth.

Viens écouter toute cette histoire, ma chère.
Mon sérieux commence à m'abandonner.

Entre un autre page.

Elsbeth.

Eh bien ! Quelle nouvelle ?

Le page.

Madame, le bouffon du roi est en prison ; c'est lui qui a enlevé la perruque du prince.

Elsbeth.

Le bouffon est en prison ? Et sur l'ordre du prince ?

Le page.

Oui, Altesse.

Elsbeth.

Viens, chère mère, il faut que je te parle.

Elle sort avec sa gouvernante.

Scène VI - Le Prince, Marinoni.

Le prince.

Non, non, laisse-moi me démasquer. Il est temps que j'éclate. Cela ne se passera pas ainsi. Feu et sang ! une perruque royale au bout d'un hameçon ! Sommes-nous chez les barbares, dans les déserts de la Sibérie ? Y a-t-il encore sous le soleil quelque chose de civilisé et de convenable ? J'écume de colère, et les yeux me sortent de la tête.

Marinoni.

Vous perdez tout par cette violence.

Le prince.

Et ce père, ce roi de Bavière, ce monarque vanté dans tous les almanachs de l'année passée ! cet homme qui a un extérieur si décent, qui s'exprime en termes si mesurés, et qui se met à rire en voyant la perruque de son gendre voler dans les airs ! Car enfin, Marinoni, je conviens que c'est ta perruque qui a été enlevée ;

mais n'est-ce pas toujours celle du prince de Mantoue, puisque c'est lui que l'on croit voir en toi? Quand je pense que si c'eût été moi, en chair et en os, ma perruque aurait peut-être... Ah! il y a une providence; lorsque Dieu m'a envoyé tout d'un coup l'idée de me travestir; lorsque cet éclair a traversé ma pensée : «Il faut que je me travestisse», ce fatal événement était prévu par le destin. C'est lui qui a sauvé de l'affront le plus intolérable la tête qui gouverne mes peuples. Mais, par le ciel! tout sera connu. C'est trop longtemps trahir ma dignité. Puisque les majestés divines et humaines sont impitoyablement violées et lacérées, puisqu'il n'y a plus chez les hommes de notions du bien et du mal, puisque le roi de plusieurs milliers d'hommes éclate de rire comme un palefrenier à la vue d'une perruque, Marinoni, rends-moi mon habit.

Marinoni.

Ôtant son habit.

Si mon souverain le commande, je suis prêt à souffrir pour lui mille tortures.

Le prince.

Je connais ton dévouement. Viens, je vais dire au roi son fait en propres termes.

Marinoni.

Vous refusez la main de la princesse? Elle vous a cependant lorgné d'une manière évidente pendant tout le dîner.

Le prince.

Tu crois? Je me perds dans un abîme de perplexités. Viens toujours, allons chez le roi.

Marinoni, tenant l'habit.

Que faut-il faire, Altesse?

Le prince.

Remets-le pour un instant. Tu me le rendras tout à l'heure; ils seront bien plus pétrifiés, en m'entendant prendre le ton qui me convient, sous ce frac de couleur foncée.

Ils sortent.

Scène VII - Une prison.

Fantasio.

Seul.

Je ne sais s'il y a une providence, mais c'est amusant

d'y croire. Voilà pourtant une pauvre petite princesse qui allait épouser à son corps défendant un animal immonde, un cuistre de province, à qui le hasard a laissé tomber une couronne sur la tête, comme l'aigle d'Eschyle sa tortue. Tout était préparé; les chandelles allumées, le prétendu poudré, la pauvre petite confessée. Elle avait essuyé les deux charmantes larmes que j'ai vues couler ce matin. Rien ne manquait que deux ou trois capucinades pour que le malheur de sa vie fût en règle. Il y avait dans tout cela la fortune de deux royaumes, la tranquillité de deux peuples; et il faut que j' imagine de me déguiser en bossu, pour venir me griser derechef dans l'office de notre bon roi, et pour pêcher au bout d'une ficelle la perruque de son cher allié!

En vérité, lorsque je suis gris, je crois que j'ai quelque chose de surhumain. Voilà le mariage manqué et tout remis en question. Le prince de Mantoue a demandé ma tête, en échange de sa perruque. Le roi de Bavière a trouvé la peine un peu forte, et n'a consenti qu'à la prison. Le prince de Mantoue, grâce à Dieu, est si bête, qu'il se ferait plutôt couper en morceaux que d'en démordre; ainsi la princesse reste fille, du moins pour cette fois. S'il n'y a pas là le sujet d'un poème épique en douze chants, je ne m'y connais pas. Pope et Boileau ont fait des vers admirables sur des sujets bien moins importants. Ah! si j'étais poète, comme je peindrais la scène de cette perruque voltigeant dans les airs! Mais celui qui est capable de faire de pareilles choses dédaigne de les écrire. Ainsi la postérité s'en passera.

*Il s'endort.
Entrent Elsbeth et sa gouvernante,
une lampe à la main.*

Elsbeth.

Il dort; ferme la porte doucement.

La gouvernante.

Voyez; cela n'est pas douteux. Il a ôté sa perruque postiche, sa difformité a disparu en même temps; le voilà tel qu'il est, tel que ses peuples le voient sur son char de triomphe; c'est le noble prince de Mantoue.

Elsbeth.

Oui, c'est lui; voilà ma curiosité satisfaite; je voulais voir son visage, et rien de plus; laisse-moi me pencher sur lui.

Elle prend la lampe.

Psyché, prends garde à ta goutte d'huile.

La gouvernante.

Il est beau comme un vrai Jésus.

Elsbeth.

Pourquoi m'as-tu donné à lire tant de romans et de contes de fées? Pourquoi as-tu semé dans ma pauvre pensée tant de fleurs étranges et mystérieuses?

La gouvernante.

Comme vous voilà émue sur la pointe de vos petits pieds!

Elsbeth.

Il s'éveille; allons-nous-en.

Fantasio, s'éveillant.

Est-ce un rêve? Je tiens le coin d'une robe blanche.

Elsbeth.

Lâchez-moi! Laissez-moi partir.

Fantasio.

C'est vous, princesse! Si c'est la grâce du bouffon du roi que vous m'apportez si divinement, laissez-moi remettre ma bosse et ma perruque; ce sera fait dans un instant.

La gouvernante.

Ah! prince, qu'il vous sied mal de nous tromper ainsi! Ne reprenez pas ce costume; nous savons tout.

Fantasio.

Prince! Où en voyez-vous un?

La gouvernante.

À quoi sert-il de dissimuler?

Fantasio.

Je ne dissimule pas le moins du monde; par quel hasard m'appellez-vous prince?

La gouvernante.

Je connais mes devoirs envers Votre Altesse.

Fantasio.

Madame, je vous supplie de m'expliquer les paroles de cette honnête dame. Y a-t-il réellement quelque méprise extravagante, ou suis-je l'objet d'une raillerie?

Elsbeth.

Pourquoi le demander, lorsque c'est vous-même qui raillez?

Fantasio.

Suis-je donc un prince, par hasard? Concevrait-on quelque soupçon sur l'honneur de ma mère?

Elsbeth.

Qui êtes-vous, si vous n'êtes pas le prince de Mantoue?

Fantasio.

Mon nom est Fantasio; je suis un bourgeois de Munich.

Elsbeth.

Un bourgeois de Munich ! Et pourquoi êtes-vous déguisé ? Que faites-vous ici ?

Fantasio.

Madame, je vous supplie de me pardonner.

Il se jette à genoux.

Elsbeth.

Que veut dire cela ? Relevez-vous, homme, et sortez d'ici. Je vous fais grâce d'une punition que vous mériteriez peut-être. Qui vous a poussé à cette action ?

Fantasio.

Je ne puis dire le motif qui m'a conduit ici.

Elsbeth.

Vous ne pouvez le dire ? Et cependant je veux le savoir.

Fantasio.

Excusez-moi, je n'ose l'avouer.

La gouvernante.

Sortons, Elsbeth ; ne vous exposez pas à entendre des discours indignes de vous. Cet homme est un voleur, ou un insolent qui va vous parler d'amour.

Elsbeth.

Je veux savoir la raison qui vous a fait prendre ce costume.

Fantasio.

Je vous supplie, épargnez-moi.

Elsbeth.

Non, non ! parlez, ou je ferme cette porte sur vous pour dix ans.

Fantasio.

Madame, je suis criblé de dettes ; mes créanciers ont obtenu un arrêt contre moi ; à l'heure où je vous parle, mes meubles sont vendus, et si je n'étais dans cette prison, je serais dans une autre. On a dû venir m'arrêter hier au soir ; ne sachant où passer la nuit, ni comment me soustraire aux poursuites des huissiers, j'ai imaginé de prendre ce costume et de venir me réfugier aux pieds du roi ; si vous me rendez la liberté, on va me prendre au collet ; mon oncle est un avare qui vit de pommes de terre et de radis, et qui me laisse mourir de faim dans tous les cabarets du royaume. Puisque vous voulez le savoir, je dois vingt mille écus.

Elsbeth.

Tout cela est-il vrai ?

Fantasio.

Si je mens, je consens à les payer.

On entend un bruit de chevaux.

La gouvernante.

Voilà des chevaux qui passent ; c'est le roi en personne. Si je pouvais faire signe à un page !

Elle appelle par la fenêtre.

Holà ! Flamel, où allez-vous donc ?

Le page.

En dehors.

Le Prince de Mantoue va partir.

La gouvernante.

Le Prince de Mantoue !

Le page.

Où, la guerre est déclarée. Il y a eu entre lui et le roi une scène épouvantable devant toute la cour, et le mariage de la princesse est rompu.

Elsbeth.

Entendez-vous cela, monsieur Fantasio ?

Vous avez fait manquer mon mariage.

La gouvernante.

Seigneur mon Dieu ! Le prince de Mantoue s'en va, et je ne l'aurai pas vu !

Elsbeth.

Si la guerre est déclarée, quel malheur !

Fantasio.

Vous appelez cela un malheur, altesse ? Aimeriez-vous mieux un mari qui prend fait et cause pour sa perruque ? Eh ! madame, si la guerre est déclarée, nous saurons quoi faire de nos bras ; les oisifs de nos promenades mettront leurs uniformes ; moi-même je prendrai mon fusil de chasse, s'il n'est pas encore vendu. Nous irons faire un tour d'Italie, et si vous entrez jamais à Mantoue, ce sera comme une véritable reine, sans qu'il y ait besoin pour cela d'autres cierges que nos épées.

Elsbeth.

Fantasio, veux-tu rester le bouffon de mon père ?

Je te paie tes vingt mille écus.

Fantasio.

Je le voudrais de grand cœur ; mais en vérité, si j'y étais forcé, je sauterais par la fenêtre, pour me sauver un de ces jours.

Elsbeth.

Pourquoi ? Tu vois que Saint-Jean est mort ; il nous faut absolument un bouffon.

Fantasio.

J'aime ce métier plus que tout autre ; mais je ne puis faire aucun métier. Si vous trouvez que cela

vaille vingt mille écus de vous avoir débarrassée du prince de Mantoue, donnez-les-moi, et ne payez pas mes dettes. Un gentilhomme sans dettes ne saurait où se présenter. Il ne m'est jamais venu à l'esprit de me trouver sans dettes.

Elsbeth.

Eh bien ! Je te les donne ; mais prends la clef de mon jardin : le jour où tu t'ennuieras d'être poursuivi par tes créanciers, viens te cacher dans les bleuets où je t'ai trouvé ce matin ; aie soin de reprendre ta perruque et ton habit bariolé ; ne parais jamais devant moi sans cette taille contrefaite et ces grelots d'argent, car c'est ainsi que tu m'as plu : tu redeviendras mon bouffon pour le temps qu'il te plaira de l'être, et puis tu iras à tes affaires. Maintenant tu peux t'en aller, la porte est ouverte.

La gouvernante.

Est-il possible que le prince de Mantoue soit parti sans que je l'aie vu.

Fin

Programme



Programme jour par jour
Billetterie et informations pratiques

82
86

Programme jour par jour

Jeudi 19 sept.
18h
Médiathèque
André-Labarrère
Accès libre et gratuit
Durée : 1h00

*Introduction à l'œuvre de Musset
par Émilie Lacoste*

Jeudi 26 sept.
16h
Médiathèque
André-Labarrère
Accès libre et gratuit
Durée : 1h00

Les métiers de la création théâtrale

Jeudi 26 sept.
17h
Haras national
de Pau-Gelos
Billetterie :
Office de Tourisme
Durée : 2h00

La Confession d'un enfant du siècle
Production : Cie Alexandre
Coproduction : Ville de Pau-CRCTP
Mise en scène : Lena Paugam
Avec Léa Guillemet, Matisse Humbert,
Léa Séry, Padrig Vion.
Durée approximative : 2h00. Déambulatoire
La Confession d'un enfant du siècle est un roman
d'Alfred de Musset, publié en 1836. Il s'agit d'une
œuvre semi-autobiographique qui explore les thèmes
de la mélancolie, de l'amour, et de la désillusion.
Le roman reflète l'état d'esprit de la génération
romantique du XIX^{ème} siècle, marquée par le mal du
siècle et la quête de sens. Lena Paugam en propose
une adaptation en déambulation et en musique.

Jeudi 26 sept.
20h
Théâtre Saint-Louis
Billetterie :
Office de Tourisme
Durée : 1h15

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée
Production : Ville de Pau-CRCTP
Coproduction : Cie Suzanne M.
Mise en scène : Éric Vigner
Avec Christèle Tual et Thibault de Montalembert ;
Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée est un
proverbe d'Alfred de Musset en un acte publié en
1845 dans la revue des deux mondes. La pièce fut
jouée pour la première fois en 1848. Elle met en
scène le comte et la marquise, qui se connaissent
bien. Le comte lui rend visite alors qu'elle attend
des amis, et il a quelque chose à lui dire.

Programme jour par jour

Vendredi 27 sept.
16h
Médiathèque
André-Labarrère
Accès libre et gratuit
Durée : 45 min.

Conférences - Vidéos du Collège de chercheurs du CRCTP
Retours sur les conférences du cycle Musset réalisée par Sylvain Ledda, Esther Pinon, Hélène Laplace-Claverie et Pierre Causse autour du théâtre de Musset.

Vendredi 27 sept.
17h
Haras national
de Pau-Gelos
Billetterie :
Office de Tourisme
Durée : 2h00

La Confession d'un enfant du siècle
Production : Cie Alexandre
Coproduction : Ville de Pau-CRCTP
Mise en scène : Lena Paugam
Avec Léa Guilemet, Matisse Humbert, Léa Séry, Padrig Vion.
Durée approximative : 2H00. Déambulatoire
La Confession d'un enfant du siècle est un roman d'Alfred de Musset, publié en 1836. Lena Paugam en propose une adaptation en déambulation et en musique.
Deuxième représentation.

Vendredi 27 sept.
18h
6 rue Bargouin
Billetterie :
Office de Tourisme
Durée : 1h30

Fantasio
Atelier mené par Émilie Lacoste avec les élèves du Conservatoire à Rayonnement Régional Pau Béarn Pyrénées (CRR); *Fantasio* est une comédie en deux actes, écrite par Alfred de Musset et publiée en 1833. Une bande de jeunes sincères et insolents se meurt d'ennui dans un coin sombre de la Bavière. Jusqu'au jour où, surprise, le bouffon du roi est mort et que l'un de ces jeunes, Fantasio, décide de prendre sa place...

Vendredi 27 sept.
19h
Cinéma
Le Méliès - Le Foirail
Billetterie :
Le Méliès
Durée : 2h30

Projection de Lorenzaccio
Mise en scène : Franco Zeffirelli.
Production de la Comédie Française de 1977.

Vendredi 27 sept.
20h
Théâtre Saint-Louis
Billetterie :
Office de Tourisme
Durée : 1h15

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée
Production : Ville de Pau-CRCTP
Coproduction : Cie Suzanne M.
Mise en scène : Éric Vigner
Avec Christèle Tual et Thibault de Montalembert
Deuxième représentation.

Programme jour par jour

Samedi 28 sept.

11h

Médiathèque

André-Labarrère

Accès libre et gratuit

Durée : 45 min

*Conférences - Vidéos du Collège
de chercheurs du CRCTP*

Retours sur les conférences du cycle *Musset*
réalisée par Sylvain Ledda, Esther Pinon,
Hélène Laplace-Claverie et Pierre Causse
autour du théâtre de Musset.

Samedi 28 sept.

14h30

Théâtre Saint-Louis

Billetterie :

Office de Tourisme

Durée : 1h30

*Table ronde des chercheurs du CRCTP
et des metteurs en scène*

avec Pierre Causse, Hélène Laplace-Claverie,
Esther Pinon, Emilie Lacoste,
Lena Paugam, Éric Vigner.

Samedi 28 sept.

16h

Médiathèque

André-Labarrère

Accès libre et gratuit

Durée 1h30

Sieste poétique - Musset, correspondances

Les bibliothécaires de la Médiathèque
André Labarrère vous propose un temps d'écoute
et de détente dédié aux adaptations musicales
autour de l'œuvre d'Alfred de Musset.

Samedi 28 sept.

17h

Haras national

de Pau-Gelos

Billetterie :

Office de Tourisme

Durée : 2h00

La Confession d'un enfant du siècle

Production : Cie Alexandre

Coproduction : Ville de Pau-CRCTP

Mise en scène : Lena Paugam

Avec Léa Guillemet, Matisse Humbert,

Léa Séry, Padrig Vion.

Durée approximative : 2h00. Déambulatoire

La Confession d'un enfant du siècle est un roman
d'Alfred de Musset, publié en 1836. Lena Paugam
en propose une adaptation en déambulation et en
musique. Troisième représentation.

Samedi 28 sept.

18h

6 rue Bargoin

Billetterie :

Office de Tourisme

Durée : 1h30

Fantasio

Atelier par Emilie Lacoste avec les élèves
du Conservatoire à Rayonnement Régional (CRR).
Deuxième et dernière représentation.

Samedi 28 sept.

20h

Théâtre Saint-Louis

Billetterie :

Office de Tourisme

Durée : 1h15

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée

Production : Ville de Pau-CRCTP

Coproduction : Cie Suzanne M.

Mise en scène : Éric Vigner

Avec Christèle Tual et Thibault de Montalembert.
Troisième représentation.

Programme jour par jour

Dimanche 29 sept.

11h

Billetterie :

Office de Tourisme

Durée : 1h30

Visite guidée « *En scène ! Les théâtres à Pau* ».

Visite patrimoniale des théâtres de Pau.

De la place Gramont au théâtre de Verdure du Parc Beaumont, l'histoire des théâtres palois est riche et étonnante. D'Albert Saleza à Sarah Bernhardt, cette visite est l'occasion d'en découvrir les coulisses.

Dimanche 29 sept.

11h et 16h

Le Méliès - Le Foirail

Billetterie : Le Méliès

Durée : 2h00

Rohmer et Musset - Comédies et proverbes.

Projection de *La Femme de l'aviateur*

et *Les Nuits de la pleine lune*.

Introduction et rencontre à l'issue des deux films par Corentin Bouvy.

Dimanche 29 sept.

15h

Théâtre Saint-Louis

Billetterie :

Office de Tourisme

Durée : 1h15

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée

Production : Ville de Pau-CRCTP

Coproduction : Cie Suzanne M.

Mise en scène : Éric Vigner

Avec Christèle Tual et Thibault de Montalembert.

Quatrième et dernière représentation.

Dimanche 29 sept.

17h

Haras national

de Pau-Gelos

Billetterie :

Office de Tourisme

Durée : 2h00

La Confession d'un enfant du siècle

Production : Cie Alexandre

Coproduction : Ville de Pau-CRCTP

Mise en scène : Lena Paugam

Avec Léa Guillemet, Matisse Humbert,

Léa Séry, Padrig Vion

Durée approximative : 2h00. Déambulatoire

La Confession d'un enfant du siècle est un roman d'Alfred de Musset, publié en 1836. Lena Paugam en propose une adaptation en déambulation et en musique. Quatrième représentation.

Billetterie

auprès de Pau Pyrénées Tourisme,

9 rue Henri IV à Pau

Du lundi au samedi de 9h à 18h et le dimanche de 9h30 à 13h

Contact : 05 59 27 27 08 ou billetterie@tourismepau.fr

Jauge limitée, placement libre.

Réservation par internet : <https://eboutique.pau-pyrenees.com/la-billetterie/musset-2024-2> ou au guichet de l'Office de Tourisme

Pour le spectacle *La Confession d'un enfant du siècle* et *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* :

- Tarif plein : 15€
- Tarif réduit* et jeunes* : 8€

Pour le spectacle *Fantasio* :

- Gratuit sur réservation.

Enseignants / réservations scolaires pour les 3 Créations : c.labarthe@ville-pau.fr

Visite guidée : Informations auprès de l'Office de Tourisme (voir plus haut).

- Tarif plein : 6€
- Tarif réduit* et jeunes* : 4€

Projections :

- Aux tarifs habituels du Méliès.

Table ronde :

- Entrée libre dans la limite des places disponibles.

*Tarif réduit : demandeurs d'emploi, personnes bénéficiaires des minima sociaux (RSA, ASS, AI, AAH, AS).

Sur présentation d'une pièce d'identité et d'un justificatif. Jeunes de moins de 26 ans et accompagnants de groupe.

Paiement par le biais du Pass Culture accepté. Sur présentation d'une pièce d'identité.

Informations pratiques

Théâtre Saint-Louis

1 rue Saint-Louis - 64000 Pau

Trinity (ancien Méliès)

6 rue Bargouin - 64000 Pau

Haras national de Pau-Gelos

14, rue du Maréchal Leclerc - 64110 Gelos

Médiathèque André-Labarrère

10 place Marguerite Laborde - 64000 Pau

Cinéma Le Méliès

15 place du Foirail - 64000 Pau

La ville de Pau, représentée par son maire François Bayrou et l'équipe du CRCTP, remercient l'ensemble des participants à cet événement du cycle *Musset*.

Avant tout, nous saluons le travail réalisé par les équipes artistiques.

Nous souhaitons remercier l'ensemble des partenaires qui ont permis l'existence et le bon déroulement de cette manifestation : le Conservatoire à Rayonnement Régional Pau Béarn Pyrénées et ses étudiants, l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, le collège d'enseignants et les établissements scolaires partenaires, la médiathèque André-Labarrère, le cinéma le Méliès, les équipes du Théâtre Saint-Louis ainsi que la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Nouvelle-Aquitaine et le département des Pyrénées-Atlantiques.

Enfin, nous remercions toutes les équipes de la direction de la culture de la ville de Pau mais aussi les équipes techniques qui se sont mobilisées pour assurer cette édition 2024 du cycle *Musset*.

Centre de Recherche et de Création Théâtrale de Pau

pau.fr



PAU BÉARN
PYRÉNÉES
Communauté d'Agglomération



PRÉFET
DE LA RÉGION
NOUVELLE-AQUITAINE

VILLE DE
PAU